GFP 5555
Don Gervereau
UNIVERSITÉS DE PARIS — Bibliothèque de documentation internationale contemporaine

le monde libertaire

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

MENSUEL. — N° 2. — Novembre 1954 PRIX : 20 FRANCS 53 bis, rue Lamarck, PARIS (18e)

A propos de l'affaire DIDES BARANÈS et compagnie

Le temps de la pourriture

Le limon épais et noir qui s'accumule autour de l'autorité — symbolisée par le Pouvoir — a rompu les canalisations où la politique le draine. S'évadant de la nuit, ses gelées successives ont maculé les feuilles ternes de la Presse quotidienne y laissant des taches malpropres.

Dides, Baranès, Labrusse ! des noms qui s'étalent d'une encre grasse des noms épais qui en masquent d'autres plus estompés, ceux d'Astier de la Vigerie, de Baylot, de Duclos, de J.-P. David, etc... dont la surface déborde les premiers. Sarabande effrénée de fripouilles que la lumière incommode et que flanque l'inévitable cohorte des Mons, des Turpin, des Casalet... idéologues naïfs ou imbéciles qu'immanquablement l'on retrouve dans les affaires de ce genre.

L'affaire a débuté de façon classique, je dirais même morale ! A la porte d'un ministère, des flics empoignent un flic. Des cris retentissent, des coups pleuvent ! Dides est embarqué... comme un chômeur ! Après un temps raisonnable et classique réservé à la fouille, aux interrogatoires, aux menaces et aux promesses, l'homme se met à table.

Et sous les yeux étonnés d'un public qui essaie de s'y retrouver, l'affaire s'étale au grand jour. Je n'en rappellerai pas les ramifications, le lecteur les a encore en mémoire, il suffit pour situer le climat d'évoquer quelques réalités que personne n'a jamais contestées.

Dides a été « donné » par un ministre, auquel il fournissait des informations destinées à être utilisées contre un autre ministre. Dides recevait ses informations de Baranès, qui après les avoir passées au parti communiste, les communiquait à Jean-Paul David de « Paix et Liberté ». Deux réseaux parallèles échangeaient fraternellement ces documents intéressant la Défense nationale et qui étaient soustraits à la naïveté d'un haut fonctionnaire par des intellectuels fumeux, membres du parti progressiste, le parti des marquis staliniens, où s'entassent tout ce que l'aristocratie décadente, la bourgeoisie interlope compte de cancres, de dégénérés, de talons rouges.

Et les « secrets militaires » (sic) se baladaient de droite à gauche en passant naturellement par le centre. Tripotés par les mêmes hommes du parti communiste ou du parti antistalinien ; utilisés par un radical contre un autre radical, par des flics contre d'autres flics, par des bourgeois neutralistes contre des bourgeois libéraux, par des communistes « nationaux » contre des communistes staliniens, par des hommes de droite acoquinés à des hommes de gauche contre des hommes de gauche associés avec des hommes de droite. Tout cela sous le couvert de déclamations vertueuses. Au nom du Patriotisme, de la Paix, de la Civilisation, du Prolétariat, de la Liberté, en un mot au nom de l'idéal comme si un idéal quel qu'il soit, puisse avoir quelque chose de commun avec la pourriture où barbotaient tous ces « salauds ».

Ronde nauséabonde ! qu'accompagnait le grelottement des dollars qui font vivre certaines feuilles confidentielles de gauche comme de droite, le tintement du rouble ballon d'oxygène qui prolonge l'existence du journal des « marquis » et de quelques feuilles de ce genre, sans oublier le bruissement de nos francs à nous, ceux que les contribuables versent, que les fonds secrets déversent et qui semblent, à travers le gousset de Baranès, s'être répandus vers de multiples poches.

La presse a rugi ! Les éditorialistes se sont jetés à la face leurs agents doubles ou triples, leurs politiciens tarés, leurs relations équivoques avec leurs émules de l'étranger. De « L'Observateur » au « Figaro » en passant par « Libération » et par l' « Aurore » les « vérités » (sic) ont éclaboussé l'adversaire sans décrasser les amis.

Pourtant l'affaire des « fuites » est une affaire banale, elle s'inscrit dans notre temps — LE TEMPS DE LA POURRITURE — avec une précision qui personnifie une époque. L'affaire des « fuites » est de notre temps.

De la résistance, de la collaboration, du climat que ce chaos a créé entre 1940 et 1944, un homme nouveau est né : « l'homme de la nuit », le noyauteur, l'agent double, la fripouille ! Il a pénétré au sein de tous les partis, de toutes les idéologies — la nôtre y comprise — et il tend à substituer ses méthodes particulières d'action aux formes de lutte qui depuis des siècles opposent les hommes les uns aux autres.

« L'homme de la nuit »

« L'homme de la nuit » est veule ! Il rampe, il s'introduit, il trompe, il ment, il pourrit l'adversaire d'abord ensuite ses amis ! La littérature s'est emparé de lui, l'a sanctifié. Le bourgeois douillettement installé au coin du feu, l'éphèbe tourmenté par le désir d'action, la fille collée à la monotonie de l'existence, frémissent en évoquant ses « hauts faits » (sic).

Oh ! bien sûr ! On trouve à travers l'histoire la trace de tels personnages. L'espion, le délateur a de tout temps existé, mais il était l'exception et ceux-là même qui étaient contraints de l'utiliser le maniait avec des pincettes : **Aujourd'hui au temps de la pourriture, l'homme de la nuit est roi !**

Les staliniens, les premiers, l'ont utilisé sur une grande échelle. Il lui ont donné son caractère définitif et les succès qu'ils ont remportés dans la désagrégation et le noyautage, l'a imposé à tous ceux qui rêvent de marcher sur leurs traces.

Dides, Baranès, Labrusse aujourd'hui... les pourvoyeurs des procès qui, hier, ont ébranlé le mouvement ouvrier, les hommes de main du fascisme, les assassins des militants syndicaux en Espagne... Tous ces hommes-là sont pétris dans la même pâte, coulés dans le même moule, inspirés par la même éthique. En dehors des partis divers dont ils se réclament et qui les opposent ils reposent sur un fond commun : la boue !

Quelque soit le pays, le parti, la pensée philosophique qu'ils servent, leurs méthodes de travail est la même. Ils calomnient parce que calomnier est efficace. Ils noyautent la famille qui les accueille. Ils écoutent aux portes ce qui parfois leur vaut des coups de pied au cul. Ils « donnent » les uns au profit des autres. Ils s'emmêlent dans l'écheveau de leurs infamies. Ils y sombrent, parfois ils surnagent entourés du mépris général, et lorsque enfin ils sont au bout de leur course, lorsque la mort les guettent, ils s'affirment encore sous leur vrai visage, en se couvrant eux-mêmes d'opprobre.

Ils sont le germe autour duquel naît l'abcès qui dévorera le corps. Ils en ont conscience. Une sombre et haineuse horreur de la clarté les conduit malgré tout à se plonger un peu plus dans la fange.

Ils ont marqué leur temps, **le temps de la pourriture !**

De tous temps, les hommes se sont opposés pour des idées qu'ils croyaient justes, mais les hommes en dehors de ces luttes en ont une autre à mener qui leur est commune à tous quelque soit leur mythe, leur éthique particulière, c'est la lutte pour la dignité humaine !

Il leur faut barrer la route au clan des hommes qui tirent leur substance de la délation, du mensonge, de la calomnie. L'homme ne retrouvera sa dignité qu'en balayant cette pourriture qui marque son temps.

Maurice JOYEUX.

A LONDRES...

Où la grève anarchiste paralyse toutes les activités

VOTRE Majesté, nous avons le regret de vous informer que les dockers refusent de prendre leur travail...

La nouvelle est effarante ! L'Angleterre de la Tradition, du fair-play social. L'Angleterre où — chacun pense — un cœur unanime bat pour sa souveraine. Cette Angleterre est paralysée, bouleversée, par la grève « anarchiste ».

Les travaillistes sont atterrés, qui dénoncent les conservateurs, pour avoir provoqué le désordre par leur politique réactionnaire.

Les conservateurs sont affligés, qui accusent les travaillistes d'avoir perdu le contrôle de leurs troupes.

Et ces troupes, quelques milliers de travailleurs — lutteurs exemplaires — mettent en péril la stabilité de la coalition gouvernementale.

Leur refus, qui n'est imputable à Moscou ou à Washington, est une riposte légitime aux concessions, depuis trop longtemps consenties aux dirigeants, par les partis ouvriers.

En cette époque, où tant de gens sérieux jouent les importants, aspirent à pénétrer dans l'Histoire — fût-ce par effraction. Où l'élégant Eden se fait sacrer lord. La revendication des dockers est une bouffée d'air pur. Souffle libertaire vivant, qui justifie la conspiration du silence, encouragée par la presse et la radio mondiale.

Ceux-là mêmes que les palabres sur la C. E. D. laissèrent de glace. Qui souriaient hier des déclarations de Vichynski. Qui se gaussaient de la suffisance de Mac Carthy. Les mêmes s'insurgent, parce que l'on veut toucher à l'un des avantages les plus chèrement acquis : la semaine de 40 heures.

Image saisissante du réalisme des syndicats de base britannique, de qui leurs frères du monde entier, pourraient s'inspirer.

Joe LANEN.

BRUXELLES-MARLY via Londres

UNE conférence de plus. Laissons à ceux qui se nourrissent de l'espoir que l'humanité peut être sauvée par des mots, et qui se bercent de la lâcheté qu'un autre qu'eux-mêmes peut assurer leur bonheur, laissons à ceux-là le soin de se réjouir ou de se désoler des accords de Londres.

Pour nous, qui examinons le problème d'un œil plus objectif, nous pouvons dire sans crainte de démenti : une conférence de plus et qui n'apporte rien. Rien, sinon la preuve du désarroi des opinions et de la confusion des problèmes posés.

Faut-il mettre un terme à la rivalité franco-allemande qui a valu à l'humanité trois guerres en un peu moins d'un siècle ? Faut-il briser les frontières qui divisent les hommes d'un même continent ?

Oui sans doute, et tous les esprits ouverts, tous les cœurs généreux, tous les hommes pourvus d'un idéal, ne peuvent qu'approuver un tel programme.

Mais aussitôt, il est axé, non sur le mieux-être universel, mais sur la préparation accrue de la guerre, et si ceux qui y coopèrent cessent de se menacer mutuellement, c'est pour être une menace plus grande pour d'autres et, en l'occurence, pour l'U.R.S.S.

L'Histoire fait montre, à cet égard, d'une désolante répétition de son passé.

La même politique d'encerclement de l'Allemagne qui nous a valu Hitler et 1939 est remise en vigueur vis-à-vis de la Russie. Le même réarmement de l'Allemagne, dont l'abolition du militarisme devait être (selon les promesses) le point de départ de la paix universelle, le même réarmement de l'Allemagne est réclamé par ceux-là même qui nous ont invités à lutter contre lui.

Cela en dit long sur les déclarations des dirigeants et sur le mépris dans lequel ils tiennent ceux qui y prêtent l'oreille.

En insulte à ceux qui avaient cru que ce serait la dernière et que, « l'hydre prussien » anéanti, le monde vivrait dans la paix et l'euphorie, le maréchal Foch déclarait : « Les boches se sont bien battus, je ne retirerai pas leurs armes à d'aussi bons soldats ».

En insulte à ceux qui ont pensé qu'avec la défaite d'Hitler le fascisme et la guerre ne seraient plus, nos politiciens réarment l'Allemagne et le monde.

Et le plus risible est de considérer la panique et la division des partis qui, pour sauver ce qu'il en reste, votent des ordres

(Suite en page 2)

A LA MÉMOIRE DE L'ANARCHISTE

Alexandre JACOB homme lucide et juste

par Alexis DANAN

COMME je me disposais à prendre le bateau pour Cayenne, au printemps de 1933, et il n'en partait alors qu'un par mois, qui levait l'ancre à Bordeaux, je reçus un jour, à mon bureau de « Paris-soir », la visite d'un haut fonctionnaire colonial en retraite, spontanément résolu à pourvoir à mon information.

Il s'appelait M. Toutblanc et ne l'était pas du tout. Avec le titre de sous-directeur de l'Administration pénitentiaire de Guyane, il avait, plusieurs années durant, commandé la portion des Iles du Salut. C'est par lui que, pour la première fois, j'entendis parler d'Alexandre Jacob.

Les Iles étaient réservées aux transplantés célèbres, pour cette raison que s'en évader était regardé comme une entreprise à peu près impraticable. De forts courants marins agitent à toute époque leurs rivages et, au surplus, la mer alentour est infestée de requins, à cause de ce fait, sans doute, que pendant près d'un siècle l'hôpital de La Royale jetait chaque matin à l'eau les cadavres de la nuit. Il y eut pourtant des évasions, mais peu dont on ait su qu'elles avaient réussi.

C'est dire que M. Toutblanc avait de quoi fournir en anecdotes de prix un journaliste. Il pouvait lui parler de cent personnages dont toute la France avait prononcé le nom et connu la fabuleuse aventure. Or, il ne me parla que de Jacob, pendant tout près d'une heure. On découvrait ainsi que Jacob avait été au centre de son souci de geôlier en chef, tout le temps qu'il avait exercé son commandement aux Iles. C'est ce qui explique beaucoup de choses de la carrière pénitentiaire de Jacob, et notamment ceci, qu'il vécut dans les cellules de Saint-Joseph, c'est-à-dire les fers aux chevilles, quelque chose comme vingt ans sur les vingt-trois ans que dura sa détention de l'autre côté de l'Atlantique. Quand il fut libéré, en 1928, il ne pesait guère plus que le poids d'un enfant, et il avait été à ce point vidé de ses forces par l'ombre et la longue faim qu'on dut le porter sur une civière à bord du petit cargo « Antilles ». Pour ce qui est de la faim, je citerai ce détail, que je tiens de Jacob lui-même : il lui est arrivé, pour les manger, d'extraire à l'aide d'une épingle les miettes séchées dont s'étaient servis ses prédécesseurs dans la cellule pour obturer au mur des trous à punaises.

Mais mon sentiment est que la cellule de Saint-Joseph a sauvé Jacob. Les surveillants étaient armés, avaient droit de vie et de mort, sur les chantiers des Iles comme à Saint-Laurent et à Mana, sur les transportés en état de rébellion contre la discipline. Ils étaient seuls juges de l'opportunité de leur riposte. Ainsi le bagne, s'abritant derrière l'argument toujours valable et toujours reçu de la légitime défense, se préservait-il radicalement des Jacob assez naïfs pour défier l'autorité dans son fief le moins discuté.

— CET homme, me disait M. Toutblanc, était une sorte de mystique de la justice. Il connaissait les textes comme un avoué. Il nous accablait de réclamations dont l'admirable était qu'elles le concernaient rarement lui-même. Il était l'avocat d'office de tout le monde, invoquant toujours à propos tel paragraphe du règlement, tel article de la loi. Tant qu'il ne put se plaindre de nous qu'à nous-mêmes, c'était facile : ou bien on ne lui répondait pas, ou bien l'on s'arrangeait pour attribuer ses plaintes à une malveillance ou à un irrespect qui méritaient sanction. Mais le jour vint où il apprit qu'il avait la ressource de s'adresser, par-dessus nos têtes, à l'Administration supérieure, c'est-à-dire au gouverneur de Cayenne, et même à l'Administration centrale, c'est-à-dire au ministre des Colonies. Les enquêtes de presse avaient attiré l'attention sur le bagne. Paris tremblait à l'idée d'un scandale que les journaux exploiteraient, mettant encore en cause un système qui trouvait de moins en moins de défenseurs. Les placets de Jacob, bien tournés, mordants, enrichis de références adroites aux textes en vigueur, nous valaient à chaque courrier des demandes d'explications, sans parler des câbles. Il en était arrivé à en faire un jeu. Courant avec indifférence le risque de payer de six mois de cachot supplémentaire une protestation que nous parvenions, à quel prix ! à faire classer comme injustifiée, il revenait perpétuellement à la char-

(Suite en page 3)

La dernière photographie d'Alexandre Jacob.
(Ce cliché inédit a été tiré par notre camarade André Guignolet de Déols.)

LES PROPOS DU MARTIEN

DES FRONTIÈRES, EN VEUX-TU EN VOILA !

LES journalistes de presse et de cinéma se sont tous rués sur ce brave homme que j'avais rencontré quelques jours plus tôt, le premier Terrien que j'aie vu et le premier qui ait vu un Martien. Ils lui ont posé mille questions et les auditeurs des salles obscures se sont, bien à tort, gaussés de sa simplicité naïve si pleine de bon sens :

— Je n'entends rien à la politique, a-t-il répondu aux reporters, ni plus ni moins que personne au monde. Je sais seulement qu'on devrait supprimer les frontières pour que tous les peuples vivent en paix.

En 1954, sur la Terre, de telles paroles font l'effet d'un propos séditieux ou d'une galéjade. L'Internationale est tellement oubliée ! Et les frontières terrestres, loin d'être en voie de disparition, se sont tellement perfectionnées... Dans la revue France-Europe, A. de la Far n'a-t-il pas écrit dernièrement ces lignes qu'a reproduites Terre et Liberté :

« Des délimitations invraisemblables partagent l'immensité saharienne... Elle se traduisent par des barrières douanières contre lesquelles tout le monde proteste. Pour aller de Fort-Lamy à Nemours, il faut passer la douane entre le Tchad et le Niger, puis entre le Soudan et l'Algérie, puis peu après Colomb-Béchar pour pénétrer au Maroc et enfin au nord d'Oujda pour rentrer en Algérie. Toutes ces formalités sans quitter les territoires administrés par la France. S'y ajoutent des différences de monnaies et de timbres. »

Cela, à travers de vastes étendues presque inhabitées où le voyageur occasionnel affronte plus de difficultés bureaucratiques que René Caillé jadis n'y rencontra d'obstacles naturels. Et les pâtres nomades du désert, en quête de points d'eau, sont, eux aussi, victimes de ces séparations imaginaires... « Y en a-t-i, passeport, mon z'ami, pour ta smalah ? »

Les chaînes de montagne d'autrefois n'étaient rien, comparées à ces lignes de démarcation qui zèbrent la Terre en tous sens et dont le franchissement séduit tant les amateurs d'invasions, sinon martiennes, du moins martiales...

Voyez à Sèvres, en Seine-et-Oise, le pavillon de Breteuil où sont conservés les étalons du mètre et du kilogramme. Il est déclaré territoire international. La grille qui l'entoure est une frontière.

Je suis allé le voir dimanche. A la clôture était accroché un écriteau portant ces mots : « LE PUBLIC N'ENTRE PAS ICI ». Dans la cour, une jeune femme faisait de la peinture. Elle m'a dévisagé de loin comme si elle n'avait jamais aperçu de Martien. Un gamin, déçu de ne pouvoir visiter le pavillon, passait sa main à travers la grille, disant :

— Moi, je suis en France ; mais ma main est en zone internationale. Je suis donc allé un peu à l'étranger !

Il y avait un gardien, mais pas de douanier. Je n'avais vu de ma vie frontière aussi fermée. Un véritable rideau de fer en pleine France.

Quand les Terriens vogueront à leur tour d'astre en astre en soucoupe volante, ils planteront des bouées frontières à tous les carrefours de l'espace, et l'on ne pourra plus parcourir trois années-lumière sans rencontrer un gabelou.

Traduit du martien par

Pierre-Valentin BERTHIER.

CITOYENS D'UN MONDE SANS PASSEPORT

Nous avons déjà évoqué ici-même, le mois dernier, le cas des hommes exclus de l'habitat terrestre par les jeux absurdes de lois, et devenus des esclaves de la mer.

Le 18 octobre, Nicolas Levintsky, l'un de ces « sans patrie » involontaires, trouvait enfin un asile provisoire à Ciudad Trujillo, République dominicaine, après avoir passé treize mois au large sans être admis à toucher le sol d'aucun pays. Mais, *deux jours plus tard*, un nouveau cas analogue était signalé de Boston par un télégramme à l'agence United Press. Il s'agissait, cette fois, d'un matelot qui, depuis plus de dix mois, est retenu à bord d'un navire américain, le charbonnier *Malden*, faisant surtout du cabotage le long de la côte atlantique des USA.

« Cato Arvid Roggenbihl — selon United Press — est né à Dramnen, Norvège, et s'est transporté en 1920, à l'âge de 21 ans, sur le territoire des Etats-Unis. Là, il a élu domicile dans le quartier dominant le port Est de Boston, et a pris du service dans la marine marchande.

« Pendant plus de trente ans, il a navigué sous le pavillon américain et il a purgé aux USA deux condamnations à trois mois de prison (dont la plus récente il y a quatorze ans passés) pour des escapades de matelot en bordée. N'étant pas retourné en Norvège, il a perdu automatiquement sa nationalité d'origine. Aujourd'hui, les faits de son arrivée en Amérique ont été obscurcis par le temps ; et les autorités d'immigration disent qu'ils n'en possèdent point la trace officielle.

« Au début de 1954, le *Malden*, revenant des eaux étrangères, ramenait aux Etats-Unis le navigateur Roggesbihl, qui fut privé du droit de débarquer, en tant qu' « étranger indésirable ».

« Depuis lors, un gardien armé se tient à la coupée du *Malden* toutes les fois que celui-ci prend l'amarre. Si Roggenbihl s'échappait, ses armateurs auraient à payer mille dollars d'amende.

« Des fois, je pense devenir fou » — a déclaré le captif — « Ça va bien quand je travaille avec mes camarades d'équipage ; mais quand ils débarquent, je suis toujours laissé à la traîne... »

EDITO

LE premier numéro du « Monde Libertaire » a reçu un accueil chaleureux partout où la modestie de nos moyens nous a permis de le diffuser.

Nos amis — comme nos adversaires — ne s'y sont pas trompés : ils ont eu les uns et les autres la révélation que le mouvement anarchiste possédait enfin le grand journal auquel il pouvait prétendre.

Dès le premier numéro, nous avons dit le « pourquoi » du « Monde Libertaire ». Précisons-en aujourd'hui le « comment ».

Tribune ouverte à tous les courants de la pensée anarchiste, ce journal ne sera jamais au service exclusif d'une tendance ou d'une « majorité ».

Nous avons été, en effet, unanimes pour estimer que, dans ce monde où un monolithisme étouffant stérilise la pensée humaine, nous nous devions de sortir des sentiers battus et d'apporter à nos lecteurs autre chose qu'une « unité idéologique » préfabriquée dans le sérail des « guides géniaux ». Et nous sommes convaincus que l'efficience, dont se réclament certains pour supprimer toutes libertés d'expression, ne se justifie que dans la mesure où les moyens employés ne sont pas la négation du but à atteindre.

Car, n'en déplaise à quelques pauvres d'esprit dont « l'activisme se pare d'un romantisme révolutionnaire désuet, nous sommes persuadés que la véritable efficience révolutionnaire se situe dans la perspective d'une revalorisation de certaines valeurs morales, hors desquelles toute révolution ne peut qu'aboutir à l'esclavage dégradant du totalitarisme.

Ces valeurs morales, nous entendons les défendre, comme nous entendons combattre, sans sectarisme, mais sans faiblesse, les absurdités criminelles du monde autoritaire.

Dans ces perspectives, nous n'excluons aucun des aspects différents que peut revêtir le combat anarchiste. De la non-violence philosophique d'un Léon Tolstoï à la violence révolutionnaire d'un Durruti, en passant par la révolte individuelle d'un Jacob, l'anarchisme, divers dans ses manifestations, s'insère dans une unité naturelle : la revendication permanente de la Liberté et de la Dignité.

Non : l'anarchisme ne peut, sans se renier, plagier ce qu'il combat.

C'est pourquoi, fidèles à un idéal pour lequel tant des nôtres ont lutté, nous appelons à se rassembler autour de notre journal et dans notre organisation tous ceux qui, en trouvant l'Anarchie ont trouvé leur raison de vivre ; tous ceux qui, sous des formes différentes luttent pour un objectif commun : la libération de l'Homme.

Une feuille, dont le titre nous fut cher — et c'est pourquoi nous en avons conservé l'essentiel — mais qui, aujourd'hui, chaque fois qu'elle parait, insulte les noms de Sébastien Faure et de Louise Michel dont elle continue à se réclamer abusivement, nous injurie dans une « mise en garde » où la vulgarité le dispute à l'odieux.

Nous nous refusons à engager une polémique avec ces amateurs de mauvais romans policiers, nous contentant de réserver à leurs élucubrations une destination naturelle : la boîte à ordures.

le ML

JEUDI 11 NOVEMBRE (20 h. 45)
PALAIS DE LA MUTUALITE, 24, rue Saint-Victor. (Métro : Maubert-Mutualité)

GALA DU « MONDE LIBERTAIRE »

au profit de son Comité d'entraide
Un magnifique programme présenté par Mireille OZY, du Coucou

Régie artistique SUZY

avec

Simone BARTEL — **Georges BRASSENS** — **Roger PERRINOZ** Prix 1954 Deauville

Les Filles à papa
Françoise DORIN - Suzanne GABRIELLO - Perette SOUPLEX

LINE et JACK acrobates du Cirque Medrano — **Jean RIGAUX** — **Pepe NUNEZ** vedette des disques Pacific

Alfoso ALONSO - Les Trois HEREDIAS - Rosario CHARO
Vicente ESCUDERO

LES AVEUX LES PLUS DOUX
pièce en un acte de **Georges ARNAUD**,
présentée par l'auteur avec tous ses créateurs
Mise en scène **Michel de RE**

ORCHESTRE « ARC-EN-CIEL »

Avant l'entracte : allocution d'**Aristide LAPEYRE**

Entrée : **250 francs.** (Il est prudent de retenir ses places dès maintenant) :
Chez JOYEUX, librairie Château des Brouillards, 53 bis, rue Lamarck. (Métro : Lamarck) ;
Chez BERTHIER, librairie du Message, 177, faubourg-Poissonnière ;
Chez VINCEY, 170, rue du Temple ;
Au siège de la C. N. T. E., 24, rue Sainte-Marthe, ou à l'entrée.

OUVERTURE DES PORTES à 20 heures précises.

N.B. — Comme chaque année depuis sa création qui remonte à 1945, notre Fédération anarchiste organise au profit de son comité d'entraide, le gala annuel de son journal. La salle est retenue depuis plus de huit mois (le 2 mai 1954 exactement) au nom de notre camarade Vincey, administrateur. Ajoutons que la salle retenue par une autre organisation n'ayant rien à voir avec la F.A., pour le lendemain 12 novembre, ne l'a été que depuis 1 mois à peine, ce qui nous donne un aperçu de la bonne foi de leur affirmation. — N.D.L.R.

EN DEHORS DES CLOUS

L'ANARCHIE mise en pratique

LE 1er octobre, un vendredi à 19 heures. A l'angle de la rue Lafayette et du faubourg Poissonnière la circulation est particulièrement intense, le carrefour grouillant de gens sortant de leur travail. Un autobus télescope une voiture. Des cris, la foule s'amasse, les représentants de « l'ordre » sont absents, comme d'habitude ! La confusion est à son comble.

Soudain un passant se détache de la foule. Son journal roulé dans la main, il s'installe au carrefour. Encouragé par les passants, de son inoffensif papier remplaçant le bâton blanc du « flic » il applique « son réglement ». On l'encourage ! Quelques resquilleurs qui cherchaient à forcer sa consigne sont rappelés fermement à la raison. Les voitures filent, le croisement se décongestionne... Le gars opérait depuis une demi-heure. Tout allait bien ! Hélas ! Deux agents de la route arrivèrent sur les lieux. Avec autorité ils empoignèrent notre homme qui avait eu le tort, sans être revêtu de l'uniforme, de faire leur travail. Ils s'apprêtaient ces « braves gens » à lui faire passer un mauvais quart d'heure. Pour une fois la foule réagit avec intelligence et notre homme arraché des mains des « flics » navrés de laisser échapper une victime de choix, put rejoindre sans ennuis ses activités premières.

Denise NOEL.

LONDRES :

Bagarres entre grévistes et syndicalistes

L'amertume ressentie par les grévistes risque de croître encore demain : en effet, le conseil général des Trade Unions pourrait condamner officiellement la grève et le syndicat qui l'a déclenchée : celui des arrimeurs.

La grève commence à se répercuter sur l'activité nationale. Une usine a été contrainte de fermer ses portes. D'autres réduisent leur production étant donné l'impossibilité où elles sont de diriger leurs produits vers les docks qui disparaissent sous l'amoncellement des marchandises.

Il est à souligner également que la stuation matérielle des grévistes s'aggrave de jour en jour car ils ne touchent aucune indemnité de solidarité, le syndicat des Transports désavouant la grève.

Les récentes décisions de Mendès-France renforcent le capitalisme

AINSI que nous l'annoncions dans notre précédent numéro, le gouvernement Mendès-France, pour prévenir l'agitation d'octobre, a pris des mesures concernant le salaire minimum garanti. Pour mettre en relief sa popularité compromise par les récentes et graves décisions de politique extérieure, le premier ministre a respecté ses engagements de Nevers, dont nous avions souligné les insuffisances.

En dépit des déclarations inspirées de la presse conservatrice, et en raison de la faiblesse du mouvement syndical, il apparaît que le patronat ne se sent nullement invité à agir sur l'ensemble des salaires de toutes les corporations.

Il appartenait au gouvernement de faire le premier pas dans les secteurs publics et nationalisés. Qu'il s'en soit abstenu est significatif.

—o—

Nous ne pouvons prendre au sérieux les promesses de révision d'ensemble au travers des réunions paritaires des commissions de conventions collectives. Les centrales ouvrières sont trop divisées et partisanes pour qu'il soit permis d'espérer que le beefsteack des travailleurs soit défendu avec toute la fougue nécessaire. Par ailleurs, si les syndicats, et le prolétariat dans un sens plus large, étaient suffisamment puissants pour imposer leurs désirs, la question des conventions collectives « équitables » ne serait pas posée et l'aumône de Mendès-France aurait été plus élevée.

N'oublions pas que le gouvernement, par le canal d'Edgar Faure, est lié au patronat français. De fait, Mendès-France est le sauveur du capitalisme. Un Laniel et sa clique de hobereaux du M.R.P., par leur incohérente politique, conduisaient infailliblement le patronat à des concessions importantes qu'il aurait dû consentir aux salariés indignés et révoltés par les refus systématiques et la continuation de la guerre d'Indochine.

—o—

L'actuel gouvernement pense donc jouir d'une tranquillité justifiée par une politique internationale autonome et un « geste » à l'égard des plus défavorisés.

Le capitalisme, renforcé par la stabilité gouvernementale et, par voie de conséquences, économique, est peu enclin à satisfaire aux désirs des travailleurs.

A moins que, bouleversant les leaders et les consignes syndicales, retrouvant leur unité, ceux-ci n'imposent avec force leurs revendications.

Michel PENTHIE.

A ORLÉANSVILLE la nature suffit à elle seule

DAME NATURE, ingrate créature, suffit à elle seule pour anéantir en quelques secondes le travail des hommes.

Rien ne s'oppose à sa volonté de destruction ; Orléansville, le Japon et récemment Haïti ont payé un lourd tribut à son appétit.

Orléansville et sa région ont été rayés de la carte, des morts, des blessés !... Des milliers de sans-abris attendent sous la toile ou à la belle étoile la reconstruction de leur maison ou de leur gourbi. Devant un tel carnage en vies humaines, on se demande à quoi peuvent servir les recherches scientifiques de nos savavnts. Ces géants, ces rois, de l'univers sont impuissants en face des forces de la nature. Les recherches en faveur de la mort prématurée continuent. Ils s'acharnent à trouver la bombe qui, d'un seul coup, pulvérisera la planète. Dans leur esprit, ces inventions doivent apporter le bonheur au genre humain. Des fous s'empareront de ces moyens meurtriers et feront éclater le monde.

par **Albert PÉRIER**

Cette barbarie, cette sauvagerie des hommes de la technocratie contemporaine nous indiquent qu'ils ne sont après tout, que des petits hommes en face des caprices mortels de la Nature. En quelques secondes, tout est rasé, tout a disparu, elle ne fait aucun choix.

Devant cette misère, cet épouvantable tableau, le gouvernement a lancé l'appel à la solidarité nationale et à la charité des hommes, cela se conçoit. Les travailleurs y ont répondu, est-ce bien le bon moyen ? Pourquoi faut-il que ce soit encore nous qui payions ces caprices mortels ? La douleur qui nous étreint devant notre impuissance à arrêter la mort, la crainte qui nous possède de subir le même sort, tout cela n'est-il pas suffisant ?

Il serait plus logique, plus juste, plus rapide de prélever sur le budget les sommes nécessaires à payer les frais, tous les frais aux sinistrés. Si la guerre éclatait demain, des milliards seraient trouvés pour les combats et la tuerie. La guerre d'Indochine ayant cessé — et ceci tant mieux — pourquoi ne pas prélever les milliards nécessaires à redonner la vie ?

C'est le seul moyen honnête de démontrer notre véritable solidarité, plutôt que cette mendicité sur la voie publique qui devrait nous faire honte, ce qui permet aux snobs de cette bourgeoisie pourrie de redorer leur blason, car il est toujours facile pour certains aigrefins de déposer un chèque entre les mains de personnages officiels, peu importe leur vice, leur débauche, leur escroquerie, le geste les fera considérer et ils auront droit au respect dû aux gens riches.

Dame Nature détruit les uns et permet de fortifier les autres. Mais attention, la Nature est aveugle, elle suffit à elle seule.

Suite de l'article de M. LAISANT

(Suite de la page 1)

du jour à l'unanimité dans leurs congrès, renouvellent leur confiance au gouvernement, alors qu'au sein même de chacun d'entre eux il y a une scission de fait sur chacun des problèmes posés.

Une exception semble pouvoir être faite pour le parti communiste qui vote en rang par quatre et dont les rivalités de personnes sont rapidement étouffées par des excommunications massives en raison des derniers mots d'ordre de Moscou.

C'est ce qui évite à ce parti les volte-face individuelles et rend plus criantes ses volte-face collectives.

Aujourd'hui, le parti communiste en est à un nouveau virage. Fini, de ce réarmement de l'Allemagne réclamé par lui voici quelque trois ans ; les communistes dernier teint se présentent à nous sous l'aspect de colombes, inondent le monde de rameaux d'olivier et nous invitent à un désarmement universel sous le contrôle mondial. Nous n'ignorons pas les arrière-pensées politiques qui peuvent inciter l'U.R.S.S. à cette nouvelle main tendue, mais pourquoi ne pas la prendre au mot ? Ce serait l'occasion de forcer ce fameux rideau de fer.

Cependant nul n'y songe et le réarmement de l'Allemagne est prêt à s'opérer alors que, voici quelques semaines, la C.E.D. était repoussée dans des fanfares de victoire.

Autre trait comique que cette façon d'accepter en détail ce qu'on refuse en gros.

La vérité c'est que, derrière les raisons militaires que l'on invoque derrière la menace qu'on nous présente d'une Russie qui s'arme dans le mystère, d'autres motifs poussent les dirigeants à ne pas laisser une Allemagne désarmée et qui, dégrevée de son budget militaire, devient une menace pour tous les trusts en général et particulièrement pour l'économie anglaise et américaine.

La levée des frontières allemandes serait la faillite de presque toutes les industries mondiales.

La grande erreur de la plupart des habitants de ce pays, c'est d'avoir pensé que, la question indochinoise réglée, la politique du désarmement se poursuivrait à l'encontre des puissances occultes politiques et financières dont le gouvernement Mendès-France ne se trouve pas plus dégagé que ses prédécesseurs. La grande erreur de la plupart c'est de n'avoir pas compris que Mendès-France ne s'était jamais donné pour tâche d'abattre un régime mais, au contraire, de lui permettre de survivre.

Alors qu'il tente de rendre moins criantes les contradictions économiques et les injustices sociales, nous voulons, nous, leur disparition totale et définitive.

Car nous savons qu'on ne sauve pas la paix sans en combattre les causes profondes. Nous savons qu'elle est le résultat de la fin des concurrences d'hommes, de blocs, de richesses que, précisément, ce régime ne fait que poursuivre et entretenir.

Dans l'état où en sont les choses, cè qu'il fallait c'était amorcer, à l'Est et à l'Ouest, ce grand désarmement dont celui de l'Allemagne pouvait être le point de départ.

Mais un tel geste n'était-il pas trop contraire aux intérêts des puissances financières et politiques du monde pour être toléré par celles-ci et celles-là ?

CHEZ LES CHEMINOTS

LA DÉFENSE DE LA HIÉRARCHIE DES SALAIRES

est une nouvelle entrave à l'unité d'action

AU seuil de l'hiver, Mendès-France a décidé d'une augmentation générale du minimum vital, avec respect des zones de salaires.

Aux dires de beaucoup, il est allé plus loin que prévu.

La C.G.T. communiste constate « ...que la décision est moins défavorable que ne l'avait laissé prévoir Edgar Faure... »

De son côté, la C.G.T.-F.O. fait part à Mendès-France de « ...sa satisfaction de constater que le gouvernement avait effectivement fléchi la résistance patronale... »

L'euphorie est de règle. Les politiciens syndicaux peuvent préparer en toute quiétude les prochaines batailles électorales, tandis que le prolétaire mangera ses pommes de terre.

Parce que Mendès-France l'a annoncé « ...en outre le gouvernement encouragera les mesures tendant à maintenir la hiérarchie des salaires... »

Lorsque l'on sait qu'à la S.N.C.F. certains cadres gagnent sept à dix fois plus que le vulgaire lampiste ;

Lorsque l'on sait qu'un chef d'arrondissement a des frais plus élevés que ceux du mécano, en raison du train de vie dû à son rang ;

Lorsque l'on sait que les « cadres » prennent leur apéro dans un snack-bar ou au night-club, et non au bistrot du coin, comme l'ami Zéphir (1) ;

Lorsque l'on sait tout cela, on ne peut que s'indigner de la position des centrales syndicales, renchérissant sur la défense de la hiérarchie des salaires.

Soyons sérieux : les chefs, tout comme les ministres, lorsqu'ils ne sont pas là, les chemins de fer roulent quand même. N'est-elle pas singulière la présentation que font de l'*échéance d'octobre*, les bureaux confédéraux ?

par **Raymond BEAULATON**

Ont-ils peur que les cheminots, et tous les travailleurs, ne s'aperçoivent qu'ils veulent maintenir à tout prix, l'Etat, le salariat et leur corollaire l'exploitation de l'homme ?

Le marché des syndicalistes avec le gouvernement et le patronat sera toujours un marché de dupes.

Voilà pourquoi nous tenons à mettre les cheminots en garde contre les imposteurs syndicaux.

Les cheminots doivent former un front uni pour déjouer les manœuvres des gouvernements et des potentats du syndicalisme de masse.

Rien ne servirait de défendre nos intérêts fondamentaux si, bouleversant le capitalisme, nous mettions notre vie entre les mains d'un Etat aussi corrompu et aussi exploiteur.

Il est donc nécessaire et urgent de situer et résoudre les problèmes à la base, sur le lieu du travail.

La tâche est difficile. Il faut vaincre les préjugés de nos camarades de travail sur la hiérarchie des salaires.

Mais avec courage, et par la *grève générale expropriatrice et gestionnaire*, les parias du rail ouvriront la voie de la révolution sociale.

(1) *Zéphir, manœuvre léger, héros de notre confrère le Canard enchaîné, qui créa naguère le lampiste.* — (N.D.L.R.).

CEUX QUI PARTENT

DEPUIS la grande tourmente, la camarde a largement fauché dans nos rangs. Les uns après les auters, ceux qui connurent et animèrent ce qu'on a appelé la période héroïque du mouvement libertaire et de l'anarcho-syndicalisme, ceux d'avant 14, disparaissent, laissant un vide qu'on voudrait voir plus rapidement comblé.

Après nos chers Sébastien Faure, Georges Yvetot, Eugène Humbert, Lucien Huart, Julien Le Pen, le Dr Pierrot, Pierre Besnard, Jean Chazoff, Albert Carré, d'autres encore, c'était dernièrement notre brave Pierre Le Meillour qui nous quittait à son tour, terrassé par une longue et cruelle maladie.

●

LE MEILLOUR, type du militant ouvrier, bon professionnel, travailleur ponctuel, savait, partout où il passait, faire respecter et améliorer les positions ouvrières, prompt à passer des paroles aux actes si besoin était. Ce qui lui valut les déboires habituels aux militants de sa trempe.

Lutteur infatigable, il consacrait le meilleur de ses loisirs à propager les conceptions qui nous sont chères. Nos amis de la région de Bezons, particulièrement, se souviendront longtemps des luttes mémorables dont il fut l'animateur courageux et persévérant.

Son exemple, celui de nos autres chers disparus sauront-ils réveiller chez ceux qui montent le sentiment de leur responsabilité dans la stagnation actuelle ?

Les circonstances aidant, il leur appartiendra de renouer avec un passé qui fit ses preuves et revivre ainsi à l'espoir

EDOUARD DOLLEANS

NOUS avons eu également à déplorer la mort, à l'âge de 78 ans, de l'historien du mouvement ouvrier, Edouard Dolléans.

Son œuvre est immense et représente un travail de compilation qui sur le plan national et international constitue une source de documentation précieuse et un guide indispensable pour quiconque se propose d'œuvrer utilement à la cause émancipatrice.

Cependant, tout en poussant ses investigations dans tous les domaines susceptibles d'aider à la compréhension des rapports sociaux, Dolléans, cet ancien professeur de Droit, n'avait rien du pantouflard. Il se mêlait activement à l'action sociale, aux confrontations d'idées et se manifesta dans de nombreux congrès internationaux. Ces dernières années encore il se signalait comme un ardent défenseur des libertés menacées par la vague de totalitarisme.

Il convient également de souligner sa participation active aux réalisations de juin 1936, notamment pour orienter les loisirs et l'éducation populaires. Il fut à l'origine des « Bibliobus » et dirigeait la collection « Masses et militants » aux Editions ouvrières.

C'est un bon et honnête artisan de la culture prolétarienne qui s'en va.

Travail syndical

DANS le dernier numéro du « Monde Libertaire », Hébert exhortait les anarchistes à militer dans les syndicats, et Sadik prônait un regroupement syndical. Je pense qu'ils ont raison tous les deux.

Oui, les anarchistes devraient être des militants syndicalistes. En théorie, anarchisme et syndicalisme se complètent admirablement. Dans la pratique, seule l'action ouvrière donnera aux anarchistes une force sociale.

Et combien vaudrait-il mieux, en effet, lutter tous ensemble que d'éparpiller nos efforts, de nous ignorer mutuellement, voire même, hélas ! de nous combattre.

Mais j'ai bien peur que ces deux appels — le second surtout — malgré toute leur pertinence, ne touchent que des convaincus. Que celui qui en doute aille dans les organisations citées par Sadik. Il verra que chacun veut le regroupement autour de ses positions. Et si quelqu'un désire être traité de vendu, de réformiste et de franc-maçon, qu'il vienne à la C.N.T. parler de regroupement syndical.

Faut-il donc désespérer ?

Je ne le pense pas. Je crois que la solution se trouve dans la résolution prise par la F.A. au Congrès de Lyon. Cette résolution doit satisfaire tout le monde puisqu'elle fut reconduite unanimement à chaque congrès.

Elle peut se résumer ainsi :

1) Soutenir la C. N. T.

2) Soutenir toutes les minorités syndicalistes révolutionnaires existant dans les autres centrales et assurer à toutes une place égale dans les organes de la F.A.

3) Préparer les anarchistes à s'unir un jour dans une même centrale.

Nous ne pouvons faire autre chose dans l'immédiat qu'appliquer les deux premiers points. Chaque congrès l'a reconnu en reconduisant cette motion. Mais rien n'a été fait pour appliquer le troisième point. C'était pourtant là un travail effectif. Pratique. Mais les « réalistes » (*sic*) de l'O.P.B. avaient bien autre chose en tête !... S'occuper de réalisations pratiques pour l'avenir, fi donc !... Il leur fallait de l'immédiat. Et c'est ainsi qu'on a perdu 5 ans.

N'en perdons pas davantage. Et puisque la F.A. est désormais une grande famille où l'on cherche à s'unir au lieu de se mordre, mettons-nous à l'œuvre pour faire passer cette résolution dans les faits.

Paul LAPEYRE.

Liberté syndicale

Revenons-nous aux temps d'avant l'autre guerre où les militants syndicalistes étaient fichés ? Ou adopte-t-on les méthodes totalitaires ? On peut le croire quand, en violation de toutes les « garanties » qui prétendent sauvegarder l'emploi et la liberté d'opinion des travailleurs, une entreprise (la Sadir, qui travaille pour l'armée) renvoie brusquement notre camarade Thieblemont, secrétaire de la section CNT, sans motif professionnel.

Il y a mieux : on invoque, pour justifier ce vilain geste, ses opinions qui le rendent indésirable dans une entreprise exécutant des marchés de défense nationale.

On peut aller loin dans cette voie ! Le scandale, ce n'est pas le geste de la Sadir. On en a vu d'autres ! C'est que toutes les instances, de l'inspectrice du Travail au ministère de la Défense nationale en passant par le ministère du Travail, reconnaissent l'illégalité du geste mais que, sous des prétextes et des faux-semblants, toutes se dérobent.

Le plus grave, c'est qu'une grève de solidarité déclenchée dans l'établissement n'ait pas reçu les appuis qui s'imposaient. Les « grands » syndicats seraient-ils tellement incrustés dans le régime que tout peut être entrepris contre les militants CNT sans qu'ils se sentent atteints ? Nous prenons note. Les travailleurs, trop jeunes pour se souvenir du syndicalisme libertaire des temps héroïques, à force d'être manœuvrés par les politiciens du néo-syndicalisme, finiront par comprendre. Nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour leur apprendre ce qu'est une véritable liberté syndicale.

Le servage dans une filature japonaise

Une enquête gouvernementale est en cours dans une entreprise de Ohmi (Japon) employant 13.000 personnes (pour la plupart des jeunes filles n'ayant pas vingt ans) à filer de la soie et du coton pour le compte d'un grand entrepreneur, M. Kakuju Natsukawa.

La cause de cette enquête est une grève de l'entreprise, accompagnée de menaces de boycott par les syndicats ouvriers de l'extérieur pour le cas où la surexploitation serait maintenue dans l'entreprise champignon de M. Natsukawa, lequel a centuplé en sept ans ses investissements immobiliers tout en payant à ses petites esclaves des salaires moyens de 5.000 yens par mois (le yen vaudrait, paraît-il, 1 franc au cours du change).

Bouddhiste convaincu, ce patron bien intentionné forçait ses employés à des cérémonies religieuses et des chants pieux exprimant « la résignation jusqu'à la mort ». Il les enfermait la nuit dans des dortoirs où le couvre-feu avait lieu à 9 heures du soir (ce qui n'empêcha pas un incendie où vingt-trois jeunes filles moururent piétinées dans la panique). Le rouge à lèvres, les lettres d'amour et les conversations entre les sexes étaient prohibées, comme « nuisibles à l'âme et à l'efficacité du travail ». Un syndicat-maison s'opposait à toutes revendications spontanées.

Cependant, à la suite d'un suicide de protestation, la grève éclata. Bloquées dans leurs dortoirs, les grévistes essayèrent d'alerter le voisinage par leurs cris, mais Natsukawa embaucha des mercenaires à 10.000 yens par mois pour couvrir ces appels en frappant sur des tambours ; puis, comme des ouvriers de l'extérieur attaquaient les portes, il fit répandre dans la ville des tracts démentant les allégations des grévistes et envoya aux familles des jeunes filles des cartes postales les prévenant que « le personnel féminin de l'entreprise s'était livré depuis la grève à l'immoralité et qu'il fallait s'attendre à ce que les jeunes filles soient mises enceintes dans le dortoir des hommes ». Hessel Tiltmann, correspondant du journal anglais *Manchester Guardian*, qui donne ces détails, signale que seule la sympathie (qui s'étend jusqu'à l'étranger) envers les petites ouvrières de Ohmi, a forcé la main au gouvernement japonais. On ignore encore quelle suite aura l'enquête, mais déjà le *sweeting system* à Ohmi est publiquement déshonoré.

Dans les coulisses du Bureau confédéral

Il paraît que la réunion qu'a tenu le bureau de la C.G.T. le 29 septembre dernier a été presque exclusivement consacrée à l'affaire dite des « fuites ». On y parla beaucoup de Dides, de Baranès, de Turpin et autres Labrusse.

Ce Benoît Frachon se laissa même aller — si l'on en croit certains bavards, de source généralement bien informée — à proposer de lancer un mot d'ordre de grève « salaires » si des personnalités du P.C. se trouvaient trop dans le bain.

« On part sur les salaires, le Parti s'sarrangera pour le reste », aurait-il laissé échapper, avec l'approbation du bureau confédéral.

Drôles de mœurs !

FORCES LIBRES DE LA PAIX

LES organisations soussignées, groupées au sein des F.L.P. enregistrent avec une vive satisfaction le fait que le rejet de la C.E.D. par la majorité de l'Assemblée nationale, ait laissé ouverte les chances d'un règlement pacifique du problème allemand.

Elles invitent tous les pacifistes à ne pas se reposer sur ce premier résultat, mais à rester au contraire plus vigilants que jamais pour déjouer les manœuvres des partisans du réarmement de l'Allemagne.

Elles rappellent que la seule garantie de sécurité des peuples, la condition essentielle d'une paix juste et durable résident dans la réalisation du désarmement général et leur demandent d'engager toutes leurs forces, toute leur activité pour que des dispositions efficaces soient envisagées à cette fin, tant en deçà qu'au delà du rideau de fer.

Au moment où se réunit la neuvième assemblée générale des Nations Unies qui consacrera l'essentiel de ses travaux à l'examen du désarmement, il importe que s'exerce toute la pression désirable pour rendre enfin les travailleurs aux productions de paix et consacrer au mieux-être social les crédits actuellement gaspillés.

« Tout réarmement allemand est inoportun tant que subsiste une chance de désarmement général », a dit avec raison le rapporteur de la Commission des Affaires étrangères.

Cette chance, les pacifistes conséquents ne doivent pas la laisser échapper. En cet instant crucial, chacun doit prendre ses responsabilités. Il y va de notre avenir et de celui des générations futures.

Signataires : Amis de Gandhi ; Comité de Défense des Objecteurs de Conscience ; Défense de l'Homme ; Fédération Anarchiste ; Fédération Nationale des Auberges de Jeunesse ; Maison de la Paix ; Maison de la Réconciliation ; Mouvement du Christianisme Social ; Mouvement International d'Action pour la paix ; Section Française de l'Internationale des Résistants à la Guerre ; S.A.T. Amikaro, Union Fédéraliste Mondiale.

JEUNESSE 54

FORCE VIVE ou Jeunesse pourrie ?

NOUS vivons une époque où toutes les lâchetés sont permises. De nos jours, le mot à la mode, faisant cause commune avec toutes ces lâchetés, est le vieil adage (je dis bien vieil, car au temps de Voltaire, nous en parlions déjà) : « La jeunesse est pourrie »... De mon temps, etc... Superbe lâcheté entre toutes. Même les plus humbles y succombent.

Il est tellement facile de résoudre un problème par une phrase lapidaire. Au temps de Voltaire, cette phrase était-elle du moins accompagnée d'un examen de justification. De nos jours: aucune justification (comme pour beaucoup de choses du reste). Personne n'a le temps de s'arrêter. Nous sommes pressés.

Pourtant juges partiaux, souvenez-vous des problèmes qui vous tourmentaient durant votre jeunesse : salaire, vie sociale, loisirs, sexualité, et que sais-je encore. Ces problèmes sont demeurés les mêmes, peut-être encore avec plus d'acuité, aujourd'hui, et de tous temps, il en sera ainsi (du moins la fin n'en apparaît pas très proche). De vous aussi, le monde disait : jeunesse pourrie, parce qu'il était incapable d'examiner ces problèmes. Vous vous êtes révoltés. Et aujourd'hui ? Aujourd'hui, vous avez tout simplement oublié, c'est tellement plus aisé. Vous êtes tombés dans la molle béatitude : privilège des tempes argentées.

N'omettez tout de même pas de penser que, malgré que vous ayez at-

par **Michel RIGAL**

teint quelques années de plus, les problèmes de la jeunesse sont encore les vôtres (et là, je pense aux problèmes sociaux). N'oubliez pas que demain, ces jeunes d'aujourd'hui forgeront « les lendemains qui chantent » (car ces lendemains ne sont créés que par les barbus) et qu'au fond il est de votre devoir de les comprendre et de les aider surtout.

Vous pourrez rétorquer « mais en quoi cela m'importe ». Oui, évidemment, mais en ce cas avouez que vous êtes d'une « incontestable inutilité » et ne vous étonnez pas si depuis votre berceau vous ramassez des coups de pieds bien placés. Ils vous sont presque nécessaires et constituent votre « raison sociale ».

★

JE doute fort que l'homme ne s'intéressant pas aux problèmes des jeunes, ait songé un seul jour aux siens propres. C'est de cet état d'esprit que notre société souffre à l'heure actuelle. L'individu est retourné à sa petite histoire personnelle, et chacun sait combien elle est souvent banale et dénuée d'intérêt. Aucun des problèmes cruciaux, qui cependant le touchent de très près, puisqu'ils amènent toujours les causes de cette vie lamentable (quand elle existe encore) : manger, travailler, dormir, etc., « ad vitam aeternam » ne le frappent. Ce malheureux état d'esprit s'est glissé parfois dans la jeunesse. Heureusement qu'elle possède encore ses forces vives (tout le monde n'attend pas la fin devant un demi au Café de Flore) pour savoir réagir.

★

MAIS ces forces vives à elles seules ne suffisent pas et elles appelles l'effort et la compréhension de votre monde qui depuis bien des années uli demeure fermé. Sosgez que de nos jours (et il n'est point besoin ici d'en faire démonstration) vous portez la responsabilité de la vénalité et de la délinquance juvénile. Songez que la société que vous avez créée, avec ses années d'apathie a absolument fermé l'horizon social du jeune. Songez que dans vos revendications, aucune place n'est faite aux jeunes. Songez encore (là je pense à certains corps de métiers, par exemple le bâtiment) que vous coulez les jeunes. Songez qu'un jour vous serez définitivement écrasés par les classes exploitantes, que vous ne remporterez aucun laurier (sinon des médailles du travail) et que ceux qui viendront derrière vous seront à leur tour vaincus parce qu'ils partiront sans aucune arme à la main.

Alors votre apathie, celle aussi de vos ancêtres, portera ses fruits : nos chefs nous auront fait accepter notre servitude et enfin naîtra le vrai bonheur, l'abrutissement complet, la servitude absolue, « l'Enfer Climatisé ».

— CONFÉRENCES — SPECTACLES — ACTIVITÉS DIVERSES —

LE GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL (PARIS-18e) organise DIMANCHE 7 NOVEMBRE à 16 heures (Salle Suzanne-Buisson, 7, rue de Trétaigne, métro : Jules-Joffrin.) une CONFERENCE PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE avec

ARISTIDE LAPEYRE

La Politiqjue Vaticane

(un totalitarisme dont on ne parle pas.)

LA VIE DE LA FÉDÉRATION

PRÈS DE NOUS

● **GROUPE LOUISE-MICHEL, Paris (18e).** — Les adhérents sont informés que la prochaine réunion aura lieu le vendredi 29 octobre et vendredi 7 novembre. 7, rue de Trétaigne. Métro Jules-Joffrin.

● **GROUPE PARIS-CENTRE EN FORMATION.** — Prendre contact aux Causeries d'initiation ou écrire à Robert François, 52, rue des Abbesses, Paris (18e).

● **SAINT-DENIS-BANLIEUE NORD.** — Se mettre en rapport avec Raymond Beaulaton.

● **GROUPE D'ASNIERES.** — Salle du Centre administratif, place de la mairie 2e et 4e mercredi de chaque mois.

● **BORDEAUX.** — Ecole rationaliste Francisco Ferrer. Les samedis à 21 heures précises. Le 30 octobre : Psychologie et Education.

● **CHATEAU-DU-LOIR** (Sarthe). — Les camarades anarchistes de toutes tendances peuvent se mettre en rapport avec Henri Bagatskof, à Goulard, Château-du-Loir.

● **LILLE.** — Réunion le lundi, de 19 h. à 20 h. 30. au Café Alphonse, 13, rue du Molinel.

● **LA ROCHELLE.** — Permanence : Paul Themier, 32, avenue Guiton.

● **LE MANS.** — Réunions salle 18, Maison sociale. S'adresser à Paul Mauget, 15, av. Louis-Cordelet.

● **MARSEILLE.** — Réunion le lundi, à 19 heures précises. 12, rue Pavillon (deuxième étage).

● **MACON.** — Prendre contact avec Paul Rassinier, 45, rue de Lyon.

● **ROANNE.** — Réunion le jeudi à 20 h., chez Grelaud, 35, rue Jules-Guesde.

CAUSERIES D'INITIATION

Scientifique - Philosophique Sociologique

Les samedis, à 18 h. **précises**, Salle des Sociétés Savantes, 28, rue Serpente, Paris.

Marcel BOLL

Compréhension de l'électricité :

6 nov. : Les dynamos ; 13 nov. : La radio ; 20 nov. : La télévision ; 27 nov. : Les ultrasons.

(Défense de l'Homme.)

—o—

REUNION D'INFORMATION. — Les militants et sympathisants de la région parisienne sont invités à participer à la réunion d'information qui se tiendra le dimanche 21 novembre, 14 h. 45 **précises**, aux Sociétés Savantes, 28, rue Serpente. (Secrétariat aux relations intérieures.)

—o—

La conférence « Le Mystère des soucoupes volantes », donnée par Ch.-Aug. Bontemps, le 23 oct. dernier au profit de la caisse de la F.A., a rapporté 80.000 francs.

—o—

● **SAINT-ETIENNE.** — Réunion tous les mois. Se renseigner à R.E.X., salle C.N.T., 24, rue Rouget-de-l'Isle. Pour recevoir notre bulletin intérieur « L'ANAR », en faire la demande à R.E.X., même adresse.

● **TOULOUSE.** — Groupe d'études sociales. Salle Montoyol, 17, rue Rémusat. Tous les deuxième et quatrième vendredi du mois, à 21 h.

● **REVUE « CONTRE-COURANT ».** — Permanence les mardis, jeudis et samedis, de 15 h. à 18 h., 11, rue de Sévigné.

TOULOUSE. — Le groupe se réunit les 1er, 3e et 5e vendredi de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser au stand de librairie, face 71, rue Taur.

L'UNIQUE

Matinée récréative et artistique le samedi 6 novembre, à 15 h., Salle de Géographie, 184, bd St-Germain, avec la participation de Christian Gintreau, Roger Rouyer, Marga Tozi, Léo Campion, Charles Bernard, Louis Dalgara, Rachel Lantier-Chassin, Maryse Rey, François Zara, Jean Coudret, Jacqueline Simonet... et d'autres encore. Spectacle présenté par Claude-Vilon Humbert. Retirer ses cartes dès maintenant (200 fr.) à René Guillot, 3, rue Aristide-Bruant, Paris (18e).

—o—

Félicien CHALLAYE parlera, le dimanche 7 novembre, à 15 h. 30 (sous les auspices de « L'Art et la vie »), de « L'émouvante philosophie de Jean-Marie Guyau » (à propos du 100e anniversaire de sa naissance).

—o—

Le CALENDRIER DE LA « S. I. A. », pour 1955, est à la disposition de tous au prix de 100 fr. Comité S. I. A., 21, rue Palaprat, Toulouse. C. C. P. 1230-50-Toulouse.

—o—

Ch.-Aug. Bontemps parlera du **« Comportement sexuel des primitifs »** le 21 novembre, à 14 h. 30 **précises**, au Club « Notre Dimanche », 24, rue Tournefort (5e). (Participation aux frais : 300 fr., de 16 h. 30 à 19 h. Thé dansant. Attractions.)

—o—

LE SOUTIEN, organe d'information des Comités de Défense sociale et d'Entraide, 9, avenue Secrétan, Paris, s'élève contre toutes les formes de l'oppression.

—o—

COùFERENCE. — Vendredi 26 novembre, 20 h. 45, salle Trétaigne, 7, rue Trétaigne : **« Pourquoi je ne me suis pas fait curé »**, par Jean Cotereau. (La Libre Pensée.)

Un groupe de Libres Penseurs vient de faire paraître (en esperanto) un petit bulletin, **La Liberpensulo**, destiné à répandre les idées antireligieuses et anticléricales dans les milieux espérantistes ; le demander à André Gay, rue Lambert-Dumesnil, à Herblay (S.-et-O.). Joindre un timbre, ou plusieurs.

VERS UNE REEDITION DU MENSONGE D'ULYSSE DE PAUL RASSINIER

Une réédition du Mensonge d'Ulysse, de notre camarade Paul Rassinier (condamné à 15 jours de prison avec sursis, 100.000 francs d'amende et 800.000 francs de dommages-intérêts pour avoir écrit ce livre), est actuellement envisagée avec un avant-propos de l'auteur répondant à ses détracteurs.

Cette réédition comprendra deux volumes dans un seul : Passage de la ligne et le Mensonge d'Ulysse proprement dit.

La cour de Cassation ne s'étant pas prononcée sur le jugement qui frappe notre ami et aucun éditeur ne voulant, dans ces conditions risquer de se voir à nouveau trainer devant les tribunaux, cette nouvelle édition sera réalisée par l'auteur lui-même mais, seulement, si au préalable, elle intéresse au moins 70 camarades au départ.

Elle prend ainsi le caractère d'action direct contre un courant d'opinion et la décision d'un tribunal.

Prix de l'ouvrage (500 pages env.) : 855 fr., port compris. Retenez votre exemplaire en écrivant directement à Paul Rassinier, 45, rue de Lyon, à Mâcon (S.-et-L.).

Parmi les groupes

● **POUR : Aimargues, l'Algérie, Alfortville, Agen, Angers, Avignon, Aubazine, Bayonne, Belfort, Beaucaire, Belgique, Bois-Colombe, Bolwiller, Brive, Carcassonne, Cherbourg, Château-du-Loir, Choisy-le-Roi, Clamart, Cusset-Vichy, Figanières, Foix, Franconville, Genève, Grand-Combe, Grenoble, Isle-sur-Sorgue, Langon, Le Mans, Limoges, Lorient, Lons-le-Saulnier, Malakoff, Nantes, Nice, Nimes, Neux-les-Mines, Oyonnax, Passy-les-Tours, Perpignan Riom, St-Fon, Saint-Nazaire, Saintes, Tarascon, Tarbes, Tonneins, Toulon, Troyes, Vannes, Vence, Versailles, Villeneuve-sur-Lot. Ecrire à Pierrette Martinez, 11, rue Victor-Hugo, Bois-Colombes (Seine), qui transmettra.**

SOUSCRIPTION

Chers camarades, voici la suite de la première liste de souscription, arrêtée le 24 septembre 1954

A tous, merci.

Remoulet, 100 ; Poizat, 200 ; Maraine, 20 ; Fournier, 100 ; Muller, 300 ; Ceigne, 100 ; Galera, 100 ; Freydure, 50 ; Poizat, 50 ; Imms, 50 ; Marcel, 80.

Perrissigault, 500 ; Bernard, 500 ; Chabot, 500 ; Gr. Saint-Nazaire, 3.000 ; Martin, 1.000 ; Perrissigault, 500 ; Gr. Toulouse, 8.000 ; Grelaud, 500 ; Georges, 500 ; Fichet, 500 ; Gabrielli, 300 ; Simon, 2.000 ; Cruil, 380 ; Andrieu, 500 Devismes, 200 ; Fontania, 80 ; Le Huron, 200 ; Bonnel, 1.000 ; Desiter, 300 ; Gr. Anarchiste, 1.300 ; Guitton, 50 ; Galet, 100 ; Bijou, 100 ; Geoffroy, 100 ; Ville, 100 ; Galet, 50.

(*A suivre.*)

Maintenant il faut tenir !

Vous avez votre journal. Nous nous mettons au travail. Mais il faut durer d'abord, puis grandir et préparer l'indispensable hebdomadaire.

Vous avez compris. C'est tout de suite que les abonnements, et surtout les souscriptions, sont nécessaires.

Envoyez les fonds à :

VINCEY, 170, rue du Temple, Paris.

UTILISEZ LE BULLETIN D'ABONNEMENT CI-DESSOUS :

Abonnement au « Monde Libertaire » : 12 numéros : 250 fr.

NOM (1) ....

Prénoms ....

Adresse ....

A expédier à : VINCEY, 170, rue du Temple — PARIS

NOM (1) .... C. C. P. PARIS 10.569.77

(1) Le nom en majuscules.

Voyage au bout du monde

Un railway nommé Désir

UN railway nommé désir de connaître a emporté, cette année, vers les pays étrangers, des voyageurs par centaines de mille. Beaucoup étaient des jeunes, en rupture d'atelier, d'école, de bureau ou de magasin. Le style ajiste fait tous les ans parmi eux de nouveaux progrès. A pied, à vélo, à moto, à scooter, en voiture, la bourse plate mais le cœur léger, les « congés payés » ont passé les postes frontières. Ils ont pu voir que la terre de l'autre côté était de la même couleur ; pareilles, les maisons ; semblables, les travaux, les amours, les métiers, les ménages. Pourquoi des poteaux, des chaînes au milieu des routes, des formalités policières à remplir à des guichets maussades, devant des ronds-de-cuir embêtés ? Pourquoi ?...

×

DELIVRES, ils ont pris leur vol de l'autre côté ; toutes les petites différences qui composent un horizon nouveau leur sont apparues précieuses, intéressantes, significatives. Ils ont voulu goûter à des breuvages, à des plats, à des paysages et des spectacles, recueillir des bribes de vocabulaire, prendre des photos. Ils ont essayé de causer avec « l'habitant ». Ils ont appris des vérités élémentaires.

Non, tous les Espagnols ne sont pas toréadors, ni tous les Italiens joueurs de mandoline, ni tous les Suisses hôteliers. On ne danse pas davantage le fandago à Barcelone que le *French cancan* à Paris. Les Allemands ne viennent pas au monde casqués et bottés, ni les Anglais avec des favoris roux et des pieds immenses. Pour qui garde les yeux ouverts, la couleur locale fait place à la nuance locale, qui varie partout au détour de chaque rue, dans les yeux de chaque femme, sur la physionomie de chaque passant.

Surprise. « Comme ils sont pareils à nous ! » La foule qui passe est aussi peu militaire, aussi peu uniforme, aussi indisciplinée à Berlin qu'à Paris. Civile, elle l'est même avec provocation. Les jeunes, garçons et filles, sont en tignasse et en sandales ; leur allure proclame que pour rien au monde on ne les ferait marcher au pas de l'oie.

×

LA politique des caricatures explique tout d'avance. La France, c'est « Marius » ou « Marianne ». L'Angleterre, « John Bull ». L'Allemagne, « Germania », avec ses gros tétons et ses grosses lunettes. L'Italie, une botte. La Russie, un ours. Les Etats-Unis, une pièce de dix dollars. Grâce à cette symbolique grotesque, les peuples peuvent à la fois se croire entièrement familiers et rester entièrement étrangers les uns aux autres. Distinctes des gens qui les composent, mais identifiées à leurs gouvernements, les nations deviennent des « personnes morales », des « sujets de droit », des objets collectifs d'amour et de haine — des fantoches, des idoles, les mythes.

Les voyages populaires à l'étranger devraient être — ils

par **André PRUNIER**

sont déjà, dans une certaine mesure — une école de débourrage de crâne. Oui, le portrait de Malenkov, de Grotewohl, de Gottwald, de Peron, ou de Mao, ou de Tito, est dans toutes les vitrines (vides), sur tous les murs (sales), sur les billets de banque (dépréciés) ; mais il n'est pas, on s'en aperçoit bien vite, dans les cœurs (restés purs). Aucun pays n'a réellement le visage que lui prêtent ses représentants. Aucune volonté privée ne coïncide nulle part avec la volonté publique. La « souveraineté collective du peuple » est partout bâtie sur l'anéantissement des souverainetés individuelles de ceux qui le composent. Voilà ce qu'on peut apprendre, soit en voyageant, soit en exerçant à l'égard des étrangers le devoir d'accueil qui porte en soi-même sa récompense, par l'élargissement réciproque de nos mondes intérieurs.

×

LES braves gens de notre vieille Europe, rebelles (et pour cause), à entrer dans une alliance militaire, constituent par contre, vaille que vaille, une alliance civile des mauvaises têtes et des rouspéteurs. Ce n'est pas l'alliance spectaculaire du « bersaglier et du coq gaulois », du « Mannekenpis et de l'aigle germanique ». C'est quelque chose d'un peu plus simple et d'un peu moins fragile que la C.E.D. C'est l'alliance directe et personnelle du nommé François Dupont et du nommé Heinz Muller, avec Jan De Jong, Alberto Baldini, Joe Smith, Rodrigo Gonzalès, Peter Andersen et quelques autres. Ils se sont rencontrés et compris, et cela a suffi pour signer entre eux un pacte d'insoumission et d'amitié. A ce pacte, ils aimeraient bien inviter en famille ceux de l'autre côté du rideau de fer, les Popov, les Janescu, les Nagy et autres collègues en sky, en vitch et en iev. Mais prendre des vacances de détente dans l'enfer occidental est strictement interdit aux élus de l'histoire ; et, quant au paradis oriental il faut, pour y avoir accès, si l'on est étranger, le mériter triplement par la foi, les œuvres et la grâce. La plupart des dévôts, d'ailleurs, aiment mieux croire que voir. Ainsi donc, il n'est toujours pas possible aux uns de savoir ce que pensent les autres de la façon dont on leur bourre le crâne à eux. Londres, Rome, Bruxelles, Amsterdam et Francfort sont-ils vraiment terrorisés par la *Military Police* et les G.I. ivres ? Les tanks « Patton » foncent-ils, à Paris, au milieu des populations affamées qui font la queue pour des rutabagas ? Des rafles nocturnes sont-elles exécutées, à New-York, par des S.S. armés jusqu'aux dents, que commande M. MacCarthy ? Sont-elles suivies de déportations en masse, d'assassinats et autres atrocités ? Tout cela, la presse d'Europe orientale l'affirme unanimement, et les lecteurs sont tentés de juger tout cela vraisemblable, car ce genre de réalités politiques leur est assez familier. Et cependant, il existe des millions de Popov, de Pétrov et d'Ivan Ivanovitch qui prendraient, s'ils le pouvaient, un billet sans retour pour l'Occident, rien que pour l'amour de la vérité. Tous ces douteurs, tous ces rebelles d'intention ou de fait font partie de l'alliance universelle des sans-drapeau et des sans-uniforme.

×

ET maintenant, qu'il nous soit permis de nous demander à quoi est suspendue la paix en Europe ? Aux armements atomiques parallèles des U.S.A. et de l'U.R.S.S. ? Aux quinze divisions atlantiques qui stationnent sur le continent, face aux deux cents divisions soviétiques, en attendant l'ordre de se replier et de se rembarquer ? A la présence des cinquièmes colonnes communistes qui, en France et en Italie peuvent neutraliser l'armée nationale en cas de conflit ? A la longue inertie de M. Laniel, ou à l'activité hystérique et carambouillesque de P.M.F. ?

La réponse, nous ne l'emprunterons à personne d'autre qu'à Mr. Foster Dulles en personne. « Ce qui reste de liberté à l'Occident est dû, a-t-il dit, à des impondérables. » Eh bien ! oui. Si nous sommes encore vivants et hors de prison, c'est avant tout grâce à la sourde résistance que cent millions d'Européens annexés et cent cinquante millions d'annexables ont opposée et opposent encore au réarmement, à la militarisation, au caporalisme politique, économique et social, à l'étatisme et au dirigisme. Ils ont résisté, tant bien que mal, au socialisme de caserne, à la lutte de classe style Moscou, à l'idée folle d'une nouvelle Wehrmacht est-allemande marchant sur une nouvelle Wehrmacht ouest-allemande, aux provocations des nationalistes concernant la Sarre, Trieste, etc., etc.

×

CE n'est pas à l'internationalisme des gouvernants — forts du droit qu'ils s'arrogent d'incarner l'intérêt collectif et d'engager sans limite la volonté des gouvernés — que nous avons à rendre grâces pour dix ans de répit, d'usure des pouvoirs nouveaux, de reconstruction relative et de relative liberté ; nous devons rendre grâces à l'esprit de débrouillardise, de désobéissance civile, d'internationalisme apolitique et d'antimilitarisme « petit bourgeois » manifesté par tous ceux qui, en Occident même et de l'autre côté du rideau de fer, ont opposé les intérêts de leur humble vie et ceux de leur classe productive au rouleau compresseur de l'étatisme, qu'il soit national ou supranational.

Quant au tourisme populaire, il a joué son petit rôle dans la fraternisation des peuples. *La guerre* a cessé d'être, pour des millions d'hommes, la seule manière de voir du pays, la seule forme de congé payé. Les journées de juin 1936 n'ont pas été vaines — ni celles de juin 1955.

Solidarité Internationale Antifasciste

L'action de la S.I.A. doit être évaluée à sa juste valeur. Elle est plus ample, plus généralisée et plus humaine que celle d'une simple caisse de secours. Elle tend à faire bénéficier de l'orientation nécessaire pour améliorer leur situation tous ceux qui ont besoin de solidarité, aussi bien que de leur prêter l'appui moral et matériel qui peut les réconforter et les tirer d'embarras. Sans condition, elle offre généreusement ce qu'elle possède, non seulement à ses adhérents, mais aussi à tous les persécutés qui ont besoin d'elle. Il existe une infinité de cas, d'ordre moral, spirituel, juridique et informatif, dans lesquel S.I.A. intervient; et, si bien des situations douloureuses n'ont pas été résolues, qui auraient pu l'être par S.I.A., c'est qu'elles ne lui ont pas été présentées.

N'hésitez donc pas à recourir à notre organisme, pour connaître les droits, encore trop souvent ignorés, des invalides, vieillards et malades chroniques réfugiés des pays totalitaire. S.I.A. possède en plusieurs villes des sections locales (y compris à Paris. 24, rue Sainte-Marthe), et son siège social se trouve à Toulouse, 21, rue Palaprat.

S.I.A. pourrait réaliser un travail solidaire beaucoup plus efficace, si ceux qui, comme elle, sentant la nécessité de l'entraide, lui apportaient leur appui et participaient à ses activités.

Il est nécessaire que tous ceux qui ont à cœur l'idée de solidarité estiment à sa juste valeur l'action que développe S.I.A., s'attachent à la voir grandir et prennent conscience du devoir qu'ils ont de lui apporter tout leur appui.

★

Le Calendrier de « S. I. A. » pour 1955 est sous presse, il sera à la disposition de tous à partir du 20 septembre.

La partie littéraire a été menée à bien par un très grand ami de S. I. A. et peut être considérée comme irrésistible. Elle traitera de la succession des jours, des sciences physiques, naturalisme, connaissance de l'homme et de la terre, pacifisme intégral, opinions sur l'amour, littérature édifiante, philosophie populaire versifiée, curiosités et récits; le tout signé de noms accrédités et précédé d'un éditorial de S.I.A. où nous mettons en évidence le véritable motif — antifascisme militant et solidarité effective — de son intéressante et nécessaire existence.

Le prix de l'exemplaire reste inchangé, c'est-à-dire : 100 fr.

Pour les Sections, Amis des S. I. A., groupements affinitaires et vendeurs, une réduction de 10 % est faite à partir de 10 exemplaires.

Ainsi, groupez vos commandes et adressez-les à :

Comité National de S.I.A.,
21, rue Palaprat,
TOULOUSE.
C.C.P. 1330.50 Toulouse.

Propos d'un vieil enseignant...

FAIRE D'UN ENFANT *un homme libre*

LA grandiloquence officielle, dans l'immédiate après-guerre, entre mille refrains cadencés, avait lancé celui de « La Rénovation de l'enseignement », sur un air de clique militaire.

Les formules de l'Ecole Nouvelle tombaient en cascade des bureaux et conseils ministériels. Elles flottaient en banderolles sur de vieilles bâtisses ; elles éclataient sur les brassards de néophytes au zèle aussi anormal que rentable ; elles créaient, par leur vertu magique, de confortables sinécures ; elles servaient d'alibi à un parti politique, plaçant ses créatures aux postes décisifs...

Ce tumulte assez vain a provoqué une réaction prévisible d'administrateurs dont tout mouvement dérange la somnolence — des « praticiens » trop attachés sans doute à de vieilles routines, mais aussi légitimement inquiétés par des audaces que l'expérience ne justifiait pas — des staliniens qui, fidèles aux leçons de Moscou, retrouvaient en l'Ecole Nouvelle la figure de

par **Roger HAGNAUER**

leur implacable ennemie : la liberté des hommes par la libération des enfants.

La mode nous a repris ce qu'elle nous avait donné. Ce qui demeure, c'est le mouvement déjà séculaire d'une pédagogie libertaire qu'illuminent en notre siècle aussi bien les profondes recherches des maîtres, tels Decroly, Montessori, John Dewey... (1) *que les expériences spontanées des militants tels Paul Robin et Francisco Ferrer...* (2).

Quel que soit l'âge des adolescents que le jeune enseignant rencontre dans sa classe, il risque fort de perdre toute foi créatrice ,s'il oppose des abstractions théoriques aux concrètes servitudes des règlements, des lourds effectifs, d'un matériel archaïque. Avant d'engager le débat nécessaire sur les méthodes, qu'il choisisse délibérément sa voie. Est-il un instructeur *ou un* éducateur *? A-t-il en face de lui des élèves ou des êtres vivants ? Veut-il tendre à* l'uniformité dans l'obéissance *ou à la* diversité dans la Liberté *?*

Questions élémentaires, préalables... qu'il faut se poser constamment. Alors, on fera sa part aux « automatismes » utiles comme l'exercice de la mastication ou de la marche... et l'on conviendra que cette acquisition d'habitudes s'introduit dans l'emploi du temps sans mordre sur l'essentiel... c'est-à-dire l'œuvre d'éducation.

Pour développer, il faut connaître. Science inutile lorsqu'il s'agit d'aligner une troupe ou d'établir un classement arbitraire.

On sait cependant que les enfants — au même niveau scolaire — ne partent pas du même point et n'avancent pas au même rythme. On sait aussi que la contrainte ne peut créer qu'une collectivité artificielle ; que l'efficacité réelle pour une œuvre commune dépend de l'accord libre et spontané d'équipes de travail. On le sait, parce que c'est de simple bon sens, et parce que de nombreux essais ont confirmé cette thèse.

On sait encore que la docilité dans le travail scolaire reste une des formes les plus pernicieuses de la passivité. Passif l'élève qui apprend par « cœur », qui « imite » des solutions de problèmes types. Passif comme le soldat aux gestes involontaires. C'est par l'action *que l'enfant apprend et comprend, c'est* par l'action *qu'il pénètre la réalité, telle quelle se présente, telle qu'il la rencontre au hasard de ses tendances.* La spontanéité qui trouble l'ordre crée la vie. *On ne va pas du simple au complexe, mais du complexe au simple, de la* complexité des choses que l'on manie à la clarté des idées que l'on conçoit.

Une seule morale pour couronner le tout : celle qui se forme dans un groupement autonome, agissant selon ses propres lois, développant les responsabilités individuelles et collectives. Là encore, la « République d'Enfants » n'est pas une utopie, mais une réalisation — clandestine dans la plupart des écoles — publique dans quelques centres d'esprit libertaire.

J'entends d'ici les questions, les objections. Je ne veux pas ignorer celles-là ou mépriser celles-ci. Formuler des aspirations ne suffit pas pour réduire des obstacles et la bonne volonté reste souvent impuissante. Il faut obtenir des résultats scolaires dans un temps limité, et l'on désespère quelquefois avant d'avoir entrepris (3). *Rien n'est perdu cependant si l'on en a conscience.*

Tout est sauvé si l'on se refuse ,non seulement à soumettre l'enseignement à la Raison d'Etat, au dogmatisme des partis à la volonté des familles, mais encore à imposer à la génération ascendante les partipris, si légitimes soient-ils, de la génération installée. On n'enseigne pas la liberté, sous le signe de l'obéissance. « Nous voulons apprendre aux hommes à ne pas se laisser mener », *disait Louis Lapie, directeur de l'Enseignement, chez qui l'administrateur n'avait pas tué l'universitaire. Ne pas se laisser mener... pas plus par les chefs de demain que par les prophètes d'hier. Nous n'éduquons pas les enfants pour qu'ils nous suivent, mais pour qu'ils nous dépassent. Et lorsque l'adolescent quitte l'école, si nous lui laissons comme viatique, non des certitudes, mais la salutaire inquiétude, nous aurons accompli notre mission.*

(1) Le médecin belge Decroly, la doctoresse italienne Montessori, le philosophe américain Dewey ont en effet approfondi et éclairé tous les « mystères » de l'enseignement et de l'éducation. Mais ils ont aussi, pour nous, le mérite d'être sortis de leurs bibliothèques et laboratoires pour « pratiquer » ce qu'ils enseignaient : Decroly à l'Ermitage de Bruxelles, Mme Montessori dans sa « Casa di Bambino », Dewey dans ses programmes appliqués aux Etats-Unis, en Chine..., même en U.R.S.S... avant le tournant.

(2) Il y eut évidemment d'autres écoles anarchistes ou socialistes. Mais Paul Robin, à Cempuis, est le véritable précurseur de l'Ecole Nouvelle. Et Ferrer l'a continué en son Ecole Moderne de Barcelone.

(3) J'entends : « Entreprendre l'œuvre d'éducation » qui ne se confond pas avec la préparation des examens, mais qui ne s'y oppose pas autant qu'on veut bien le dire pour excuser sa routine résignée.

Quinze jours en caisse pour franchir le rideau de fer

HAMBOURG. — Enfermé dans une caisse solidement clouée, Imre Komoroczky, ouvrier hongrois de 28 ans, a été découvert dans un dépôt de la gare de marchandises de Hambourg. Il venait de parcourir 1.450 km. avec un convoi parti depuis 15 jours de Budapest. Complètement épuisé, le jeune homme a déclaré qu'il comptait fuir la Hongrie et arriver à Hambourg. Les deux bouteilles d'eau et le morceau de pain qu'il avait emportés avaient depuis longtemps disparu lorsque ses cris attirèrent l'attention des cheminots allemands sur la caisse.

JEUX DE LOIS

En Nigéria, un noir vaut un blanc

Les châtiments corporels infligés par sentence judiciaire à des adultes coupables de violences sont tombés peu à peu en désuétude en Grande-Bretagne, malgré l'opposition des patriotes qui considéraient le fouet comme une institution nationale. Mais ils continuent à faire partie de l'arsenal pénal dans les anciennes colonies telles que le Nigéria, où l'administration locale est passée aux mains des autochtones. C'est ainsi qu'un magistrat de race noire vient de condamner à la bastonnade un colon qui avait excité son chien contre un colporteur indigène : le blanc sera-t-il judiciairement rossé par le nègre, comme jadis les nègres étaient rossés par des exécuteurs blancs ? Cette question passionne les hommes de couleur et les visages pâles dans tout l'Empire britannique et même ailleurs ; mais *Freedom*, l'organe anarchiste de Londres, est presque seul à suggérer que les coups de bambous sur les reins, par quelque main et sur quelque peau qu'ils soient appliqués, sont contraires à la dignité humaine du *fouetteur* comme du *fouetté*.

« Ces livres étaient périmés » explique M. R. Phillips

Les épurations des bibliothèques publiques, organisées par les services d'information américains à l'étranger ont trouvé un apologiste en la personne de M. Phillips, attaché de presse à l'U.S.I.A. à Washinton qui a déclaré à l'envoyé du New York Post :

« Si des livres ont été détruits, c'est sans doute parce qu'ils étaient périmés, et non pas en raison de leur contenu ou de la personnalité de leur auteur. Supposez, par exemple, que je fasse un livre sur les automobiles modèle 1954. Eh bien, en l'espace de trois mois, il sera démodé, et *il faudrait qu'un bibliothécaire soit fou pour ne pas le jeter et le remplacer par un autre.* »

A cela, l'on pourrait répondre qu'une civilisation qui détruirait au fur et à mesure les créations et les témoignages du passé, ou qui récrirait incessamment sa littérature et toute son histoire (comme le suppose Orwell dans *1984*), serait le comble de la barbarie et de la folie. L'intérêt même d'un ouvrage technique, comme un recueil de modèles d'automobiles, loin de disparaître le jour où l'on cesse de les fabriquer, ne fait que croître d'année en année, pour le curieux, le dilettante et l'ingénieur même ; car des milliers de tentatives plus ou moins avortées ou des créations mort-nées s'accumulent ainsi dans de vieux doucuments, attendant d'être réactivées par le concours de forces nouvelles ; et il en est ainsi dans tous les domaines de l'art, de la science, de la poésie, de la pensée philosophique, etc.

Les bons esprits se rencontrent

Le 22 septembre, à Washington, le Comité McCarthy a enregistré les dénonciations de trois patriotes américains concernant un livre (édité par l'Armée américaine) sur la culture et la psychologie des peuples sibériens de l'URSS.

« Œuvre d'un cammunisme camouflé ! », a déclaré Louis Budenz.

« Très dangereux - », a confirmé Igor Bogelepov.

« Extrêmement sujet à caution ! », a insinué prudemment Vladimir Petrov, ajoutant que « les intentions de l'auteur étaient de celles qui pavent le chemin de l'enfer ».

Tous trois sont d'anciens militants de l'appareil soviétique. En même temps, la *Pravda* dénonçait furieusement cette « provocation de l'impérialisme américain ».

Prison à répétition pour avoir cru aux dix commandements

A Chicago, le 6 septembre, le juge fédéral J. Sam Perry a condamné un réfractaire au « draft » (à l'enregistrement pour la mobilisation en cas de guerre), à passer en prison *vingt-quatre heures par semaine, pendant cinq ans*. Le condamné, Robert J. Hart, âgé de vingt-deux ans, est membre de l'Eglise méthodiste et se déclare objecteur de conscience. Le juge Perry — qui est son coreligionnaire — a démenti qu'il y ait dans la foi méthodiste en général, et celle de Hart en particulier, rien qui l'autorise à s'opposer à un ordre du gouvernement. C'est ainsi que le commandement de la Bible : « *Tu ne tueras pas* » ne s'applique évidemment qu'au meurtre interdit par le gouvernement, mais non à celui qu'il ordonne de commettre. De celui-ci, personne en définitive n'est coupable. Car l'Etat (comme Ulysse à l'innocent Cyclope) répond toujours à qui l'interroge : « Je m'appelle Personne. »

A New-York, le 7 octobre, c'est à quatre ans d'emprisonnement continu que « Personne » a condamné Richard D. Blazej, vingt-deux ans, pour avoir refusé, d'avance, de tuer sur son ordre et pour avoir déclaré à l'appui de sa thèse : « Je crois qu'il est mal de tuer. »

Suite de l'article d'Alexis DANAN

(*Suite de la première page.*)

ge et il nous fallait le suivre, répondre, noircir des feuillets format ministre, expliquer, nous défendre comme des assiégés. C'était une énorme haine en mouvement, infatigable, terriblement intelligente, armée jusqu'aux dents.

MAIS l'erreur de M. Toutblanc fut de se flatter qu'Alexandre Jacob haïssait M. Toutblanc.

Alexandre Jacob haïssait l'autorité, qui s'arroge le droit de punir des hommes pour être devenus ce qu'elle les a faits.

Il avait pris dans son propre destin la mesure de l'autorité et de ce que lui confèrent de malfaisance son imbécile contentement de soi et son mépris de l'homme. Ce qu'il reprochait à l'autorité, ce n'était pas de commander c'était d'usurper le droit qu'elle se croyait au commandement. Il savait qu'il entre de cynisme dans le monarque qui s'investit lui-même, puis choisit ses auxiliaires sur ce qu'il sait, non de leur conscience, mais de leur aveugle fidélité à son système. Il savait que c'est un mot de monarque qu' « on ne choisit pas les policier chez les enfants de chœur ». Et il savait que ce qu'on entend à l'ordinaire au sens étroit du mot devait l'être au sens le plus large, la police d'un Etat englobant toute la meute brodée d'or, d'argent ou d'hermine qui concourt à sa préservation. La différence entre le Christ et Jacob était que le premier, tout occupé de son maître sans gendarmes, ne daignait pas connaître César et ses publicains, tandis que Jacob tenait pour un devoir de conscience et de dignité de faire voir, au reste sans illusions, qu'il n'était la dupe de personne, et le complice encore moins. Sa violence fut une riposte. Il avait souffert, enfant, de l'iniquité gratuite des maîtres. Il lui parut qu'il devait, pour sauver en lui l'honneur de l'homme, défier les maîtres, au prix de sa vie, en leurs diverses citadelles.

Mais, si l'on y regardait bien, sans doute trouverait-on du dépit dans la démarche de Jacob, et c'était proprement du dépit amoureux. Jacob n'était pas un nihiliste contracté. Il était attaché par toutes les fibres secrètes de son être à des valeurs qu'une émouvante pudeur le retenait de désigner, et qu'il voyait partout et par tous bafouées.

On ne savait que trop ce qu'il détestait, car il détestait avec une magnifique démesure. Mais nous aurons été peu à savoir qu'il n'aimait pas plus modérément ce qu'il aimait. Il aimait ce qui confère à l'homme sa plénitude, et d'abord l'humain. Il aimait aussi ce qui désembourbe l'homme de soi. De là que, entré par effraction dans une maison bourgeoise, il se retirait, laissant là son butin et exigeant de ses co-équipiers qu'ils fissent de même, s'il avait découvert à quelque indice qu'il se trouvait chez un médecin ou chez un travailleur de l'esprit. Cette aventure lui advint, entre autres, à Rochefort, chez Pierre Loti. Il remit en place, un à un, les souvenirs de voyage d'un homme qui les avait gagnés sans nuire aux hommes.

Il vint au crime par désespoir, à force d'amour contrarié. Il aimait trop les hommes et les voyait trop injuriés. Notre ordre social lui était une offense personnelle. Il était trop lucide. Il voyait trop l'avers et l'envers de tout, mais surtout l'aveuglaient les difformités morales des régents, maîtres de la liberté et du destin des autres. Il m'écrivait le 28 août dernier, la veille de sa mort minutieusement préparée et venant de relire mon reportage sur le bagne :

« Quand, sous votre plume, je lis les mots de redressement, d'amendements, de régénérescence, mes dents grincent... Il est évident qu'il y avait au bagne des sales types. Mais y en a-t-il moins dans la société des honnêtes gens ? Savez-vous ce qu'il faudrait, cher monsieur Danan, c'est une croisade pour le redressement, l'amendement, la régénérescence des honnêtes gens. Où trouver ce Pierre l'Ermite ? ».

Il avait raison. Il n'y a entre les criminels et les honnêtes gens qu'une différence de tempérament et de méthodes. Les premiers sont plus pressés et plus radicaux, les autres perpétrent leurs réussites avec plus d'adresse et de prudence, évitant de laisser derrière eux des traces et du sang. Si Jacob m'avait accordé le loisir de lui répondre, je lui aurais dit : « Puisque vous reconnaissez la nécessité d'un amendement général, admettez qu'on commence par la catégorie la plus visible de criminels ». Il aurait ri de son bon rire d'enfant et sans doute m'aurait, à son tour, répondu : « Bon. Alors commencons par les honnêtes gens ».

NON, Jacob n'était pas un nihiliste. Il avait de l'estime et du respect pour l'effort des moins désespérés, pourvu qu'il les sentît sincère à quelque idée qu'il eût de leur candeur à entreprendre. Il m'écrivait d'une amie, ancienne institutrice : « Vieille anar, elle a viré au quakerisme, ce qui ne diminue en rien son apostolat ».

Alexandre Jacob saluant un apostolat, et religieux, voilà qui, je pense, le révélera à beaucoup dans l'un de ses aspects les moins imaginables.

Qui sait si sa robuste et intransigeante rancune contre la société ne venait pas de ce qu'elle l'avait méchamment détourné d'être lui-même un apôtre et un constructeur.

Un objecteur de conscience israélien

Nos camarades espérantistes de S.A.T.-Amikaro nous communiquent qu'un jeune intellectuel de 19 ans, Amnon Zichroni, appelé au cours du dernier trimestre 1953 pour accomplir son service militaire, refusa de prendre part à la prestation du serment et s'opposa à la formation dans laquelle il fut incorporé.

L'expérience personnelle du militarisme fut, pour lui, une école pratique et, son pacifisme évoluant, aucun doute ne lui resta et il déclara clairement et publiquement son opposition de principe, pour raisons de conscience, à toute organisation militaire : il exigea sa libération en s'appuyant sur la liberté de l'homme, sur les droits de l'individu garantis par la déclaration des Droits de l'Homme proclamée par l'O.N.U. et sur la Déclaration Fondamentale de l'Etat d'Israël.

Ceci n'empêcha pas son incarcération avec tous les sévices que cela comporte dans tous pays. Il protesta par une grève de la faim.

Traduit devant un tribunal militaire et défendu par Stein (avocat habituel des causes humanitaires), les arguments de l'inculpé furent tellement âpres, audacieux et accusateurs contre la politique de l'Etat et les agissements de l'armée, que le président du tribunal l'interrompit avec colère et refusa l'audition des témoins en sa faveur. Il fut condamné à sept mois de prison.

Une nouvelle grève de la faim de vingt-trois jours le conduisit à l'hôpital.

Cependant, une courageuse campagne de ses amis tentait d'attirer l'attention, dans le pays et hors des frontières, sur le cas de Amnon Zachroni.

Tout ce qu'elle put, fut de faire accorder un mois de convalescence au prisonnier (cela date de juillet.

Cependant le problème reste entier et Amnon Zachroni a fait connaître son refus de participer à toute unité militaire (combattante ou non). Par contre, il est tout prêt à donner un temps supérieur à celui du service militaire à des tâches humanitaires et pénibles.

Nous nous faisons un devoir d'alerter l'opinion sur un cas autour duquel la grande presse a observé un silence regrettable.

La rédaction du journal « Le Monde Libertaire » recommande, pour faciliter le travail de correspondance, d'envoyer tout courrier :

Administration - Trésorerie : VINCEY, 170, rue du Temple, Paris (10e).

Rédaction du journal : JOYEUX, 53 bis, rue Lamarck, Paris-18e.

Communiqués - Annonces : R. FRANÇOIS, 52, rue des Abbesses, Paris (18e).

la corbeille aux idées

SOUCOUPES et OBJECTIVITÉ

par **Ch.-Aug. BONTEMPS**

LA prolifération inouïe des soucoupes volantes, l'intérêt inquiet qu'on leur accorde sont la démonstration de l'inconsistance du jugement des hommes. La presse et la radio peuvent, à volonté, « fabriquer » l'opinion avec d'autant plus de facilité que ce qu'elles proposent est moins sensé.

Il est évident que le nombre des soucoupes et le nombre de leurs témoins ont augmenté en même temps que la presse en parlait davantage. Quel est le pourcentage de « témoignages » qui revient aux fumistes, aux ballons-sondes, aux montgolfières comme celles de ce doux farceur qu'on a tout de même détecté, aux illusions d'optique et aux « faits » ? On ne saurait le dire, sinon que les faits valables sont une infime minorité et ceux dont on parle le moins.

Les hommes ont un goût pervers du surnaturel. Comment ne l'exploiterait-on pas ? C'est fort excitant, en nos jours troublés, de penser que des Martiens géomètres font le relevé de notre planète. Il s'est même trouvé un hurluberlu pour écrire qu'il tenait de la bouche d'un Martien, d'un Martien parlant latin, que sa soucoupe était l'instrument choisi par Dieu pour punir notre impiété.

Qui songerait à s'aviser que Mars, en dépit de ses taches alternées de vert et de rouille, n'a peut-être qu'une vie cryptogamique et que sa température, qui est de zéro en moyenne sous l'équateur, n'est pas précisément propice à une évolution humaine. Encore faudrait-il que fût démontré que toute évolution conduit nécessairement à l'homme. Quand on remarque qu'à une distance de quelque 78 millions de kilomètres nos Martiens visiteurs devraient voler à la vitesse des aérolithes dans les espaces intersidéraux, que, par conséquent, en traversant notre atmosphère ils entreraient en fusion, on vous répond qu'ils ont certainement trouvé un système de freinage inédit. Tout est acceptable, sauf le respect des lois de la physique universelle.

Une hypothèse

Cependant, le savant allemand Freder Van Holk, émet une hypothèse. Les soucoupes pourraient être l'effet d'une polarisation de la lumière autour d'un faisceau d'ondes ultra-courtes. Des expériences ont montré qu'autour d'un faisceau d'ondes millimétriques de l'ordre de trois millions de watts, il se produit un effet de soucoupe elliptique. Des réflexions rasantes de tels rayons sur les couches ionisées de l'atmosphère rendraient compte du phénomène et l'intensité du faisceau expliquerait la réponse du radar.

En vérité, il s'agit peut-être de tout autre chose. Mais qu'une théorie scientifique soit plausible quand rien de concret n'a été obtenu devrait, semble-t-il, suffire à faire écarter l'irrationnel.

Ce serait trop simple. Si nous en étions là, les hommes seraient anarchistes puisque l'anarchie est d'abord volonté d'objectivité. Du moins le pensé-je. Je sais que d'autres sont d'un avis différent et j'en prendrai texte pour dire un mot de ces contradictions.

L'universalité de l'anarchisme

C'est le propre de l'anarchisme de présenter cent visages mais qui, tous, se détournent des autoritarismes et des conformismes imposés. On nous en fait le reproche comme d'une incapacité à fonder une doctrine cohérente et uniforme (un manuel du fantassin), alors que sa *capacité*, unique dans le monde, est de savoir se soustraire aux rigidités doctrinales, d'évoluer avec les connaissances acquises, de s'adapter aux conjonctures, d'être constamment en esprit de disponibilité et de sans cesse extrapoler pour sans cesse explorer le possible en devenir.

Comment ne serions-nous pas, de ce fait, incités à une révision permanente de nos vues et à une confrontation de leurs aspects divers ? C'est ainsi que, de côté et d'autre, souvent est remis en question le vocable même qui nous désigne. Est-on anarchiste ou seulement libertaire ? Et qu'est-ce qu'un anarchiste ?

Un égotisme A - social

D'une réponse que me fait E. Armand, dans son journal « L'Unique » (sept.-oct.), en commentaire à un articulet qu'il publiait malgré son, désaccord je détache ces lignes qui posent un problème de fond :

« ...Concernant les termes « anarchie », « anarchiste » qui ont trait à des notions d'ordre purement politique comme le démontre la série des vocables auxquels « archie » donne naissance... « anarchie » veut dire sans gouvernement... Que l'on ait intégré dans le mot « anarchie » toutes sortes de choses hétéroclites, c'est évident. Mais enfin, la pudeur, le nudisme, etc., n'ont rien à voir avec « l'anarchie », concept politique.

« Il y a le conformisme et le préjugé non-conformiste. Un individualiste à la manière de « L'Unique » peut se proclamer non-conformiste... et cependant accomplir des gestes qui paraissent semblables à ceux perpétrés par des conformistes... A la vérité, s'il agit ainsi, c'est parce que, dans son action, il affirme ou réalise son individualité, non parce qu'il se conforme à tel us, à telle coutume. »

Voilà une définition qui, à mon sens, retirerait à l'anarchisme non seulement tout son contenu sociologique, mais une bonne part aussi de sa philosophie. Il est exact que ce vocable a une origine de sens politique. Mais une règle de la sémantique, qu'Armand n'ignore pas, veut que les mots soient entendus dans leur sens acquis et non dans leur sens étymologique. Des dizaines de mots courants seraient aujourd'hui incompréhensibles dans leur acception originelle.

Il faut bien admettre que l'anarchie (absence de *commandement* et non pas de gouvernement) n'est pas seulement l'absence (ou le rejet) d'un commandement *politique*, c'est aussi le rejet d'un commandement *moral* extérieur à nous-même, donc une philosophie, une éthique à tout le moins, ne fût-ce que par négation. Nier, c'est affirmer un contraire.

L'anarchisme sans compartiments

Au reste, le commandement politique étend son pouvoir sur la morale individuelle puisqu'il permet ou ne permet pas qu'on soit ce que l'on veut être. L'amoraliste, même insoucieux de toute implication sociale, est anarchiste par le seul fait qu'il s'oppose *aux commandements* des pouvoirs et de l'opinion en matière de morale.

Je suis d'accord qu'il est des conformismes qui restent anarchistes parce qu'il n'a jamais été dit qu'un anarchiste dut être un imbécile et rejeter par système des choses qui lui paraissent excellentes. Il est aussi des non-conformismes qui ne sont pas anarchistes en ce qu'ils sont dictés par des commodités particulières alors que l'anarchisme ainsi entendu ne serait que le désordre selon son acception courante.

Mais, et quelles qu'en soient les tendances, il est une philosophie de l'antiautoritarisme fondant des concepts de vie divers, cohérents chacun en soi, selon un postulat commun, et que nous appelons l'anarchisme. Je pense donc qu'il est correct, pour un anarchiste, de ramener toute étude à l'anarchisme d'abord, à *son* anarchisme ensuite.

Entraide et réciprocité

A cela, E. Armand objecte qu'il est individualiste d'abord, c'est-à-dire opposé à tout grégarisme, à tout collectivisme, asocial en un mot et, *ensuite*, anarchiste pour préciser son opposition à tout ce qui est étatisme. Il convient d'ailleurs que c'est là une position théorique, « *mais*, dit-il, *indicatrice d'une tendance personnelle dont la réalisation dépend des possibilités de chacun* ».

Je ne conteste pas cette position « personnelle », sauf à rappeler qu'à côté de chaque personne il est d'autres personnes qui dépendent de nous et dont nous dépendons. Pratiquement, la réalisation des vues d'Armand ne saurait être que la conséquence d'un privilège (d'argent, de situation, d'habileté, de chance, etc.). Je pense que tout anarchiste est essentiellement individualiste au sens philosophique du terme, puisqu'il s'agit pour lui de réaliser au mieux sa personnalité. Cependant, je ne conçois pas un individu pouvant réaliser sa personnalité, singulièrement sa personnalité intellectuelle, dans l'isolement. L'anarchiste utilise sans cesse le social, de mille manières. Il lui doit donc bien quelque chose en retour, parce que le social, en dernière analyse, ce sont des hommes.

« L'Unique » inscrit à raison dans ses préceptes la réciprocité entre camarades de « son » milieu. Il néglige le fait que ce milieu se situe dans le social. Comment la réciprocité n'y serait-elle pas, au même titre, exigée par les hommes dont on utilise les services ? Nier ce problème, le seul problème, c'est opter pour une facilité théorique parfois séduisante. Elle ne résout rien, pas même sur le plan individuel, sauf à qui s'accommoderait d'une élasticité de conscience assez peu compatible avec notre éthique.

Que l'anarchiste s'attache à n'être pas dupe des mystifications sociales de toute nature, à vivre sa vie au mieux selon ses concepts propres, au moins en son privé et dut-il pour cela devancer parfois son temps à son corps défendant, c'est là sa définition même. Mais il reste de son temps et sa vie y est plus libre ou plus contrainte selon le stade d'évolution de la société où il est irrémédiablement inclus. Il est donc de son intérêt immédiat de concourir à l'amélioration de son milieu.

Tout homme est débiteur d'autrui

Une solidarité lucide, c'est aussi une affaire de conscience. Celui qui sait, celui qui peut, se doit d'aider qui ne sait et ne peut. Qui est, pour soi-même, en lutte contre les privilèges qui le lèsent, l'oppriment, le révoltent, serait sans justification à ses propres yeux si son comportement n'était que celui d'un autre égoïsme.

Or, si ne pas exploiter autrui est la loi première de tout anarchisme, n'est-ce pas exploiter que d'être complice que de laisser agir *contre* autrui, avec un méprisant détachement, parce qu'on a la chance, ou l'adresse, d'échapper personnellement à une contrainte ?

Au surplus, nul n'échappe aux contraintes sociales et nul ne s'en protège *individuellement* sans, de manière ou d'autre, parasiter quelqu'un. Dis-moi de quoi tu vis, comment tu te loges et te vêts, comment tu voyages, corresponds, lis et écris, et je te dirai qui est fondé à te demander un geste de réciprocité. On s'aperçoit que nos créanciers sont nombreux, à l'occasion, par exemple, d'une grève importante.

le monde libertaire
des Lettres et des Arts

Un article de Jean LAUPRETRE

LES VENTRILOQUES de la Gloire

C'ETAIT un petit poste militaire, non loin de Hanoï, du côté du canal des Rapides. A proximité coulait le fleuve, énorme, enflé, suçant le limon rougeâtre des rives écœurantes de mollesse. La saison des pluies, son ciel et ses grisailles vous collaient aux souvenirs.

Dans une soue étaient parqués des prisonniers du viet-minh. J'emploie à dessein les lettres minuscules. A l'époque, ces maigres guerilleros au front barré d'une mèche obstinée n'étaient que d'insignifiants rebelles. A cet égard, l'état-major français était formel. Les piteux trouvères de notre grande Presse n'avaient pas encore inscrit le nom tragique de Dien-Bien-Phu au programme de leur buccin tarifié.

Au milieu de la cour, attaché à un poteau, un prisonnier avait été interrogé. Il agonisait avec une sérénité injurieuse.

Jean LAUPRETRE est un ancien correspondant à Hanoï, de L'Associated Press. Son indépendance à l'égard des militaires lui valu un certain nombre d'ennuis majeurs. De retour en France, il publia aux « Editions du Ecorpion », un roman « Les fugitives de l'ennui » où le premier il dénonçait les dessous malpropres de cette guerre infâme, avec une objectivité rare. Lauprêtre prépare un second volume sur l'Indochine dont nous parlerons à sa parution. Nous sommes heureux de publeir de cet écrivain, indépendant des idéologies qui se sont employées à fausser le problème, ces quelques pages édifiantes.

M. J.

Un des tourmenteurs, un parachutiste nostalgique que bouleversait la rengaine du « Petit vin blanc » me livra le SECRET :

« Après tout, c'est un indigène, et puis ça soulage ! »

Murmurée, cette formule contenait à elle seule toute la désespérante psychose du guerrier d'Indochine, du guerrier de partout et de tous les temps.

Ce parachutiste est peut-être mort au moment où j'écris ces lignes. Peut-être même a-t-il mesuré, le temps d'un éclair, l'absurdité effroyable de sa tâche, la vanité sinistre de son passage.

Je sais qu'il n'y a pas de belle mort, mais j'imagine qu'il en est de plus angoissantes, de plus solitaires que d'autres.

....Et c'est à vous maintenant que je m'adresse, messieurs les dirigeants de toutes les associations hautement patriotiques d'anciens combattants d'Indochine ou d'ailleurs. A vous et à vos phalanges, les éternels chevaliers de l'Etoile Noire des Bénins ! A vous, les Serre-File de l'Epopée, les Rallumeurs hebdomadaires de mystiques, les Lampistes de la Sacrée Flamme ! A vous qui défilez sous l'Arc de Triomphe, le jarret martial et les fesses enfin desserrées, vivants, rescapés, miraculés parfois. Vous, qui saluez les morts en les louant secrètement d'être morts à votre place !

Surtout, ne hasardez pas l'argument de l'entraide. La solidarité vraie s'accommode de moins de tapage.

●

Les associations d'anciens combattants m'ont toujours inspiré la plus vive répulsion. Je préfère passer sous silence les raisons profondes, comme qui dirait métaphysiques de cet ostracisme. Je déteste ces cohortes, non pas tant que pour l'infantilisme affligeant de leurs manifestations. Ce qui est plus grave, inexpiable, c'est qu'elles trahissent délibérément les morts dont elles prétendent perpétuer le souvenir. C'est la grande escroquerie aux tibias, le vol-à-la-tire-moi-des-larmes ! N'est-ce pas en effet un des aspects les plus abjects, les plus dégradants de notre société que cette surenchère aux disparus ? On déterre sans pudeur les cadavres. On souffle dans leurs orbites creuses pour en tirer des messages posthumes. Des messages de sagesse, de paix ? Non, des consignes de haine, de dérisoires mots d'ordre de factieux !

Je pense à ce lieutenant, mon ami, mort dans la rizière par un sale petit jour tonkinois. A la minute de vérité dont les militaires ne sont pas toujours incapables, ne me disait-il pas : « La guerre d'Indochine, cette connerie ! » Je pense à ce garçon dont notre grande putain imprimée a tronqué, a menti, a tartiné la mort, dont elle a fait un héros à la une et à la mesure des petits déjeuners bourgeois.

●

Oui, messieurs les dirigeants des grands mouvements patriotiques, je vous accuse accuse de violation de sépultures et plus encore de violation de mémoire. Je vous accuse de faire des morts les marionnettes qui xylophonent le grotesque programme de vos ambitions et de votre médiocrité prodigieuse.

Les vivants, conscients des hautes vertus de l'existence humaine peuvent se défendre, mais de grâce, messieurs les ventriloques de la Gloire, assurez une mort décente à ceux qui ne défileront plus.

THEATRE

LE DRAME ET L'ACTUALITÉ

par Jean CATHELIN

INAUGURANT cette chronique de critique théâtrale, il n'est pas inutile de réfléchir à certains problèmes de l'art dramatique et d'indiquer ce que peut signifier le théâtre pour un rédacteur de ce journal.

Posons d'abord que le théâtre est une chose avec laquelle les caleçonnades du boulevard n'ont de commun que le nom ; aussi ne sera-t-il jamais question ici des variations bien cuisinées par les spécialistes sur le thème du ménage à trois. Le théâtre, semble-t-il, est d'abord un texte d'une certaine qualité littéraire capable d'émouvoir le lecteur ou le spectateur pour des raisons qui se situent au-dessus de la ceinture. Préfaçant une pièce que vient de publier (Nouvelles Editions Debresse), l'auteur-acteur Jean Laugier, Jacques Lemarchand, le meilleur critique du moment, résume en une phrase ce que l'homme d'aujourd'hui cherche dans le théâtre : « Je loue *Mala*, écrit-il, pour la hauteur et les distances qu'elle prend avec l'homme, et pour l'amour de l'homme, et de sa peur, et de sa faiblesse, qui sont le secret et la justification de cette hauteur. »

★

C'EST dire en peu de mots qu'une pièce qui nous touche exprime une certaine révolte et fait agir devant nous des personnages mus par des sentiments extrêmes (l'amour, la peur, la faiblesse), qui naissent de notre situation dans la société. Les professeurs appellent cela des « thèmes éternels ». Mais si le roman peut se permettre de faire de la « littérature », c'est-à-dire, de traiter ces sentiments effectivement comme « éternels », c'est-à-dire avec des prolongements dans le passé, dans le terreau de la culture, le théâtre, qu'il soit tragique ou comique, se voit par contre obligé de rester accroché à l'actuel.

C'est que le théâtre est un art de foule, qu'il peut exprimer l'individu mais de telle manière qu'il touche en nous l'homme englué, coincé dans le social. C'est pourquoi une œuvre dramatique peut garder, bien sûr, une valeur intellectuelle pour la postérité, mais elle perd rapidement cette *valeur de choc* qui n'est pas une de ses moindres qualités : aujourd'hui, *Les Perses*, d'Eschyle (créées à Athènes quelque quarante ans après la fin des guerres Médiques), nous émeuvent moins que *Les aveux les plus doux*, d'Arnaud, parce qu'il nous faut faire un effort intellectuel considérable pour essayer d'entrer dans la peau d'un Grec qui avait vu les hordes de Xerxès envahir sa patrie ; tandis que nous avons une connaissance immédiate des méthodes policières dont nous pouvons demain être victimes comme le Jean Dubreuil d'Arnaud. C'est si vrai qu'on laisse imprimer dans les journaux, écrire dans les romans des choses que les pouvoirs ne tolèrent pas à la scène : Marcel Aymé a cent fois plus fustigé la France de 1945 dans *Uranus* que dans *La Tête des autres*, mais c'est la pièce qu'on a tenté d'interdire, non le roman ; de même, Aragon dans *Les Communistes*, ne s'exprime pas différemment de Roger Vailland dans ce *Colonel Foster*, qu'on a interdit.

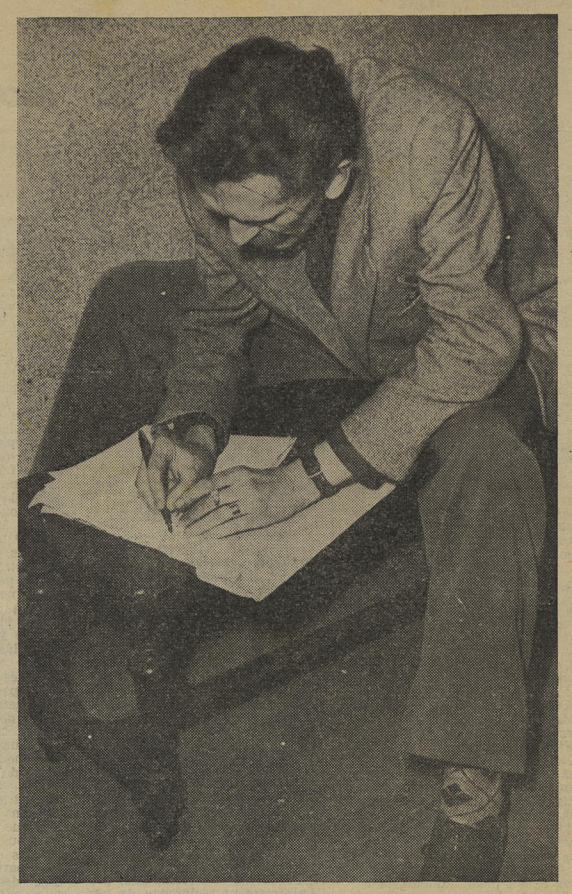
Depuis l'interdiction de *Tartuffe* (qui n'était pas plus féroce que La Bruyère) et du *Mariage de Figaro* (qui était beaucoup moins chargé de dynamite que les romans de Voltaire), le martyrologe du vrai théâtre montre bien que l'ordre social craint cet art à l'égal d'une arme, se portant ainsi garant *a contrario* de son efficacité.

★

VOILA qui marque bien la noblesse du métier de l'auteur dramatique. Il doit nous « représenter » les tourments des hommes, les grossir pour nous émouvoir, composer une sorte de rite qui nous transporte collectivement et, au besoin, nous fasse prendre parti. Le courant s'établit, les distances s'abolissent entre les cœurs : nous devenons le frère du personnage. Autrement dit, je ne crois pas que le théâtre soit un petit jeu de société pour personnes bien fréquentant les salons : le vrai théâtre a une odeur forte, comme ces pièces élisabéthaines qui enchantaient le Londres bagarreur du XVIe siècle, et que notre époque de mauviettes et de petites pudibondes n'ose plus monter sur une scène.

Corollaire : le théâtre n'est pas non plus un tric-trac intellectuel. S'il se renie dans l'extrême vulgarité du boulevard, il ne s'absente pas moins dans les divagations ultra-littéraires où il arrive à Claudel, à Montherlant, à Audiberti, de tomber. Le spectateur doit « piger » du premier coup, ce qui n'empêche pas l'auteur d'être intelligent, de faire penser ; à preuve Samuel Beckett « En attendant Godot », O' Neill, Sean O'Casey « L'Ombre d'un Franc-Tireur », Salacrou « La Terre est Ronde ». Le langage dramatique est un langage direct : il doit avoir de la hauteur, non de la complexité. La réplique doit claquer comme un fouet et ne pas se perdre en méandres poétiques. M. Sacha Guitry et les auteurs 1900 faisaient des mots dans leurs repliques, les auteurs philosophes d'aujourd'hui font des phrases — ce qui est bien pis !

En résumé, une pièce est la chose la plus difficile du monde à réussir : il y faut de la force, mais de la mesure ; de la violence, mais nul désordre. Rassembler toutes ces qualités artificiellement, en bon fabricant, il ne me semble pas que cela soit possible : le meilleur truc de métier, à la scène, c'est encore la sincérité. Nous essaierons donc, au long des mois, de parler ici des auteurs sincères : il y en a.



Georges ARNAUD
romancier et auteur de la remarquable pièce en un acte
LES AVEUX LES PLUS DOUX
que vous viendrez applaudir au grand gala du
MONDE LIBERTAIRE

Les films nouveaux
OBSESSION

Où l'on voit qu'il est aussi difficile de s'aimer que de se battre

Jean Delannoy se penche une fois encore sur le problème du couple, saisi au moment d'une crise tragique. Michèle Morgan est encore son interprète mais elle a pour partenaire Raf Vallone. C'est le premier film en couleurs de ce metteur en scène.

CINEMA

TOUCHEZ PAS AU GRISBI

EN attendant de voir **Air de Paris** de Marcel Carné, j'ai vu avec plaisir ce chef-d'œuvre de forme intitulé **Touchez pas au grisbi** !

Tout le monde connaît maintenant le scénario de ce film, ainsi que cette musique intelligente et sensuelle qui s'attaque aux nerfs de l'auditeur. Je dirai simplement que je vois dans cette histoire entre gangsters une sorte de noblesse étonnante.

Mais ce film vaut surtout par l'élégance incomparable du style de Jacques Becker. Cet ironiste raffiné signe des ouvrages dont le délié de l'écriture, l'aisance des mouvements, l'excellence du découpage, et, en somme, l'impeccable beauté de A à Z le situent dans une lignée artistique toute classique, celle des moralistes français du dix-huitième siècle.

Dans cette perfection cinématographique, dans cette page d'écriture de grande classe, dans cette œuvre de race, je ne trouve pas une image superflue, pas un intervalle inexact, pas une séquence disproportionnée, rien de mauvais ou d'impropre, aucune faute de syntaxe, rien de râpeux ou de grinçant ! C'est lisse par la surface, net par l'articulation, intelligent par le ton autant que par la composition, solide par la structure, esthétique par l'ensemble qui est élégant et distingué. Nous sommes devant le travail soigné et heureux d'un artiste civilisé pour qui une faute de syntaxe doit être aussi choquante qu'une tache sur un veston.

Ce grand film se suffit à lui-même : il ne fait pas appel à la niaiserie légendaire du public. Je veux dire qu'il ne recherche pas les effets. Il est la discrétion même. Il ne profite pas d'un mot, d'une image calculée, ne souligne rien, ne double pas la phrase, n'appuie pas. Aucun trait : langage linéaire !

Jean Gabin nous prouve continuellement sa force, son grand talent et sa conscience professionnelle. Il faut être quelqu'un pour jouer si sobrement ! René Dary qui est attachant, et tous les autres, interprètent dans la note voulue par Becker, sans une bavure.

Cette tonalité est telle que je ne me lasse pas de le redire : **ce film est un classique.**

Roger TOUSSENOT.

Rabelais, La Boétie, Han Ryner

L'esprit libertaire est aussi ancien que le monde, mais dans les temps modernes, c'est avec la Renaissance qu'il trouve son expression éclatante, presque exultante. Allons nous rafraîchir aux sources bouillonnantes de ce XVIe siècle qui lui-même avait trempé sa jeune force aux bains d'une antique liberté.

Pour le quatrième centenaire de Rabelais, parmi la ronronnante berceuse des panégyriques officiels, notre camarade Hem Day a apporté un témoignage d'un autre ton : c'est la reconnaissance des libertaires au grand rieur, au contempleur des abus et des ridicules de son temps, et de tous les temps ; il a voulu marquer la continuité de l'esprit de libre examen, « Du Pantagruélisme au Subjectivisme : Rabelais - Han Ryner ». Le philosophe de la « Sagesse qui rit » sait pourquoi elle peut rire de tout, avant d'entrer dans cette abbaye de Thélème où chacun « fait ce que veult ». Les « Amis de Han Ryner » et « Pensée et Action » ont recueilli cette causerie qui nous fait entrer joyeusement au domaine de la pensée.

Hem Day s'est intéressé depuis longtemps à un autre champion de la lutte contre les tyrans, l'auteur du « Contr'un », ce « Discours de la Servitude volontaire » que les historiens officiels laissent volontiers dans l'ombre de l'auteur des « Essais ». Mais l'ami de Montaigne, Etienne de La Boétie, est mieux qu'un épigone mort jeune. Périodiquement, une réédition du « Discours » vient remettre en mémoire à ceux qui savent lire, que cette jeune parole éloquente ne s'est pas dépensée en pure déclamation.

Premier, peut-être, La Boétie a proposé nettement aux hommes esclavagés un puissant et neuf moyen de libération : au lieu de la vaine révolte ouverte et violente, il suffirait aux peuples asservis de ne plus donner eux-mêmes des armes aux tyrans en coopérant à l'œuvre d'oppression, en obéissant aux lois iniques. Ce sont les esclaves eux-mêmes qui s'enferrent dans leurs chaînes et leur volonté d'esclavage lâche. Leçon actuelle, fouettant la veulerie des groupes, des organisations, des masses abruties, incapables de l'effort de dire : non ! aux ordres et à l'ordre asservisseurs.

Une réédition très bellement illustrée du « Discours de la Servitude volontaire », avec une introduction de Hem Day, est faite par « Pensée et Action » (**Boîte Postale 4, Bruxelles IX,** 25 fr. belges, 125 fr. français). Hem Day a soin de souligner que, une fois encore, celui qui sut mettre en lumière l'originalité et la vive force du jeune libertaire de Sarlat, fut Han Ryner, dans ses « Apparitions d'Ahasvérus », au « Dialogue » de « La Servitude volontaire », entre Ahasvérus et La Boétie.

Ainsi se trouvent associés pour notre dilection les annonciateurs d'une vie harmonieuse et fièrement humaine.

Louis SIMON.

VARIETES

AU CAVEAU DE LA REPUBLIQUE

André ROBERT et ses complices pulvérisent l'ennui

AU CAVEAU, la tradition forgée par le temps est solidement assise : ON RIT... Ça se sait et pas seulement à Paris, mais dans la France entière.

Toutes les manifestations dont le point central se trouve dans la capitale, ramènent périodiquement tout un lot de spectateurs qui, ensuite, répandent dans le pays la consistante réputation de la « Cave des Boulevards ».

Le nouveau programme s'inscrit dans cette continuité. Le rire, l'humour, l'ironie, et la rosserie, bien sûr, y trouvent leur compte.

Solidement arc-boutés sur deux vérités nouvelles : Mendès-France et les Martiens, les chansonniers ont de quoi faire !...

★

Accompagnés par Yvette MARTINE, *qui chante délicieusement la ravissante « Petite Boutique » de Roméo Carlès, ils distillent leur « tour » dans une ambiance gaie, sympathique, pleine de bonhomie.*

Au programme nous n'avons pas retrouvé un jeune chansonnier en rôdage qui, de tradition, ouvre les séances du Caveau, et nous le regrettons vivement.

Marie SERGENT *égrène de sa belle voix, quelques morceaux classiques, mais on se demande qui l'a égarée au milieu de ce savoureux programme chansonnier.*

par SUZY CHEVET

Anne-Marie CARRIERE *a une présence manifeste — elle est femme dans la composition et dans l'interprétation de ses œuvres — « La Dubarry », « Le Grand-père socialiste », qu'elle dit avec tant de malice et d'aisance adorable.*

Pierre GILBERT *dont l'élégance vestimentaire rejoint la rare élégance du couplet, jamais grossier, toujours incisif, et bâti avec un exceptionnel sens du plastique, démontre une fois de plus qu'il est un des meilleurs chansonniers actuels.*

André ROBERT *le trépidant, le dynamique baratineur, le polémiste de la parole... un torrent... Rien n'y résiste...* André ROBERT, *un grand artiste qui a chaussé les bottes qui le mèneront à la place qui lui revient : une des premières dans un genre dont la réussite est épineuse.*

Pour lier tout cela, pour secouer tout cela, pour l'assaisonner, un Lucien CENARG *plus en verve que jamais, un des premiers présentateurs de la place de Paris, un succès dans un genre où les succès sont rares.*

MISE EN GARDE

Pepé Nünez, le grand chef d'orchestre et trompettiste de la Radio, vedette des disques Pacific, élève une protestation énergique contre l'utilisation abusive de son nom. Il précise qu'il sera à notre gala le **jeudi 11 novembre** à la Mutualité et non le lendemain.

MUSIQUE

POLITIQUE DE VERNIS

M. L'ADMINISTRATEUR général des théâtres lyriques nationaux renouvelle son contrat. Durant quatre années, son maître, l'Etat, lui a donné mission de ramener un public décadent vers la scène lyrique, et personne n'était mieux qualifié que M. Lehmann pour jeter un éclat nouveau à l'expression majeure d'un art complet ; mais hélas, ce ne fut qu'un éclat !

L'ancien régisseur d'opérettes boulevardières s'est réservé un banc d'essai, l'Opéra de Paris, et là qu'il me soit permis d'être superstitieux. Œuvrer dans un monument issu d'un Second Empire pauvre en manifestations de l'esprit, et ceci à une époque où l'art cherche à nouveau ses voies, que voilà une entreprise pleine d'espérances ; mais non, M. Lehmann a choisi la facilité, la continuité du factice et s'est mis au goût du jour. Paris fut chanté comme la capitale des gloires artistiques, mais n'est-ce pas plutôt celle du succès et de la fantaisie ? et exhumer d'anciens répertoires est chose louable à la condition de n'en pas faire une orgie scénique, boursouflée jusqu'à éteindre la pensée et l'architecture musicales d'un Weber. Il fallait plaire, allécher le badaud, lui servir du clinquant, et descendre vers lui, bien qu'autrefois on m'ait appris à monter vers le beau. C'est maintenant chose faite, la clientèle rapplique, la valeur se mesure au volume, aux chiffres statistiques et cent ans après l'auteur de l' « Œuvre d'Art de l'Avenir », nous pouvons redire que l'Art s'est vendu à l'Industrie.

Michel LESURE

M. Lehmann est plus vulnérable dans son domaine d'administrateur. Résignons-nous ce n'est qu'un fonctionnaire, et bien pâle.

Vous planez, M. Lehmann, dans les hautes régions de vos fonctions supérieures, et pourtant ce ne serait guère déchoir que flâner dans votre maison mal conçue (un ministre des P.T.T. et un directeur des Chemins de fer l'on bien fait jadis). Quelques coups d'œil et une foule d'imperfections de bas ordre matériel, injures aux règles du bon goût vous diront pourquoi vos clients ne sont pas entièrement satisfaits : il est vrai que lesdits clients sont cette minorité de fous pour qui le théâtre n'est pas un passe-temps et une aimable gaudriole de famille. Voulez-vous quelques menus exemples ?

Cette demi-clarté dite de sécurité, qui énerve les mélomanes aux deux derniers étages, ces magnifiques accords de parquets craquants, portes battantes et quolibets d'ouvreuses qui charment les préludes et jusqu'à la moitié du premier acte, ne peut-on les étouffer ? ne serait-ce que pour justifier la présence des candélabres gantés de blanc, meubles inutiles autant que républicains.

Barcelone rénove son théâtre, paraît-il, en s'inspirant des conditions techniques révélées ailleurs ; ne peut-on écorner la glorieuse routine nationale et suppléer à des conditions acoustiques et visuelles déplorables ?

Que cesse donc cette ambiance frivole de cinéma permanent, qu'une soirée hebdomadaire en grande tenue ne peut cacher, et vous aurez réalisé mieux qu'une éducation musicale du public, chère à nos critiques-reporters, mais son éducation tout court.

A votre actif, M. Lehmann d'autres œuvres délaissées vont revoir le jour, d'illustres interprètes étrangers seront invités sous votre nouveau règne ; donnez-leur un cadre digne d'eux, et ne jouez pas au pion de pensionnat en collant au piquet les critiques de la Radio qui ne vous encensent pas. Il a pu paraître cocasse que le goût du beau et des leçons d'élémentaire organisation viennent d'un milieu non-conformiste, mais ne le serait-ce pas plus si nous venions à regretter l'époque où les artistes de la cour d'un roi étaient quelqu'un, même en livrée ?

LIVRE du MOIS

C'EST NOUS les canuts

par Maurice JOYEUX

1830 *— Le siècle vient d'atteindre sa tumultueuse adolescence. L'Empire s'est écroulé. La société parisienne, secouée par les convulsions révolutionnaires cherche une assise. Un conclave de rois, dans une atmosphère de valses viennoises, vient de poser à ce qui sera l'esprit du siècle, des limites que le prolétariat naissant contemple avec attention. Maigre, efflanquée, le crachat rouge sur ses lèvres désabusées, la jeune littérature aiguise ses griffes.*

L'homme, un instant étourdi par la rotation des événements, entrouvre les yeux, contemple sa lèpre, pèse la misère qui l'enserre, s'essaye à l'imprécation.

Deux mondes se regardent ! Etonnés de se voir dissemblables, sans pouvoir, faute de moyens, circonscrire avec précision les réalités économiques qui les opposent.

« Unissons nos gémissements ! », proclame le « Devoir Mutuel », une des plus importantes parmi les sociétés « philanthropiques » qui pullulent et qui sont les authentiques ancêtres de nos modernes syndicats.

« Il faut remonter à douze siècles, s'écrie le vicomte de Chateaubriand, dont dont le sang bleu bouillonne, pour trouver dans un autre ordre de faits quelque chose de semblable à ceci, alors que les barbares imposaient des tributs aux empereurs. »

Une étincelle va incendier le premier tiers de ce siècle ! Les ouvriers de la soie la feront jaillir ! Elle embrasera Lyon. Elle eût pu embraser le pays. C'est ce que nous conte Fernand RUDE *dans un ouvrage excellent, « C'EST NOUS LES CANUTS »* (1).

★

Ouvrage d'historien d'abord, où l'auteur suit pas à pas l'événement, présente les hommes, les situe au sein de la profession ou de la société, décortique les aspirations, les rancœurs, les ambitions de ceux qui se fondront dans la grande insurrection de 1831. Ouvrage de poète également, qui nous replonge dans l'atmosphère hautement idéaliste, sentimentale, tendrement désuète d'une époque et d'un milieu dont George Sand a été le chantre le plus fidèle.

Ouvrage d'écrivain, c'est certain, écrit sans longueur, qui tient constamment le lecteur en haleine. La « Croix-Rousse » et ses soyeux, les sociétés secrètes, les grèves, l'insurrection, la répression défilent devant nos yeux enrobés dans un rythme qu'aucune longueur ne vient rompre.

« C'EST NOUS LES CANUTS » est un livre excellent et la formule lapidaire de ses héros : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant » est une bien belle formule.

(1) « C'EST NOUS LES CANUTS », Fernand RUDE, Edition DOMAT.

A MONTMARTRE EN ÉVOQUANT

Tristan CORBIERE...

LES cénacles littéraires parisiens reprennent leur activité. Le mauvais temps dont les poètes ont été gratifiés durant leurs vacances — comme tout le monde bien sûr — ne semble pas les avoir attristés, du moins si l'on en juge par la gaîté générale qui régnait, dimanche dernier dans un cabaret montmartrois où le poète Henri Chassin, le bon chansonnier des gosses de la Butte et de Ménilmontant. réunit chaque dimanche, entre 18 et 20 heures, quelques-uns de ses confrères.

Ils vivent vraiment deux heures merveilleuses chaque semaine, ces poètes et chansonniers, deux heures au cours desquelles, oubliant les soucis et les mesquineries de la vie, ils deviennent, exclusivement, de bons amis heureux de se présenter mutuellement leurs « derniers nés » tout en dégustant le fameux muscadet du « Tire-Bouchon » :

Ah ! c'qu'il est doux,
Ah ! c'qu'il est bon,
Le muscadet, le muscadet
Le muscadet du Tire-Bouchon !

On y évoque aussi, dans ce cénacle, la mémoire des poètes disparus, qu'ils aient été d'un bord ou de l'autre.

Dimanche dernier, c'est un Breton, un ancien marin breton, poète à ses heures, qui rappela la vie et l'œuvre de Tristan Corbière.

★

QUELLE pénible destinée fut celle de l'auteur des « Amours Jaunes » (1), cependant qu'il eut la chance de naître au milieu d'une famille où tout le promettait à un avenir calme, heureux. Hélas ! à peine avait-il atteint sa dix-huitième année que des rhumatismes déformants et l'effroyable tuberculose s'emparèrent de lui.

Dès lors, ce beau garçon timide, intelligent, devint une sorte de révolté mais non pas contre ses parents ni contre ses amis mais contre les usages. Sa tenue, ses conversations, ses excentricités stupéfièrent les siens et les habitants de ce petit port breton. Roscoff, où ses parents avaient fixé leur résidence avec l'espoir que le bon air marin améliorerait la santé de leur fils.

Des marins roscovites, il fit ses seuls amis et partagea leur existence. Ses parents lui achetèrent un petit voilier et, bientôt, ses prouesses en mer, ses qualités de fin manœuvrier, étonnèrent les marins les plus intrépides de la région.

Parmi ces pêcheurs, ces hommes simples, il vécut des heures pleinement heureuses : n'avait-il pas prouvé, ne prouvait-il pas chaque jour, que, malgré le mal qui le rongeait, il était un homme comme les autres, aussi fort, aussi brave, aussi courageux.

...le poète maudit

par JESLIN

Soudain, il entendit l'appel des muses : il devint poète, mais il ne voulut pas être un poète comme les autres qui, tous respectaient religieusement les lois, les règles sévères de la poétique traditionnelle et proscrivaient de leurs œuvres, les mots, réputés « bas », qui choquaient les oreilles ultra-sensibles.

Tristan Corbière bouscula toutes ces règles, tous ces usages et lorsqu'il fit paraître le recueil de ses œuvres sous le titre : « Les Amours Jaunes » on le considéra comme un déséquilibré, comme un fou sur les élucubrations duquel il fallait jeter le voile le plus épais.

Toutefois, dans l'ombre, certains de ses confrères, qui criaient le plus fort « Haro sur le baudet ! » firent des « Amours Jaunes », du poète breton, leur livre de chevet et s'en inspirèrent pour composer des œuvres qui eurent et ont encore une certaine notoriété.

★

DIX ans après la mort de Tristan Corbière, survenue en 1875, le grand Verlaine décida, enfin, de le sortir de l'ombre et lorsqu'il fit paraître ses « Poètes Maudits », c'est de Tristan qu'il parla avec le plus d'admiration.

Tristan Corbière : un poète maudit !... On comprend, dès lors, pourquoi il fut si vite oublié dans sa pieuse Bretagne par ses compatriotes morlaisiens et par ses amis les marins de Roscoff.

Dans le cimetière de Morlaix, où il repose, pas plus que sur la tombe dans laquelle il fut inhumé aux côtés de nombreux membres de sa famille, rien ne rappelle le grand poète qu'il fut. Parmi bien d'autres noms gravés sur la dalle de granit du caveau de sa famille, il figure sous son véritable nom :

« Edouard Corbière, décédé le 1er mars 1875, à l'âge de vingt-neuf ans. »

Je sais bien qu'un groupe de poètes bretons, à la tête desquels se trouvait Léon Durocher, décidèrent, en accord avec la municipalité de Morlaix, d'apposer sur un mur de la ville, l'effigie en bronze de Tristan Corbière ou plus exactement des deux Corbière : le poète et le fameux capitaine au long cours que fut son père.

Ce projet fut réalisé, l'effigie en bronze des deux Corbière fut scellée à l'endroit où la famille Corbière résida jadis, sur l'une des rives de la rivière de Morlaix.

Or, vingt Morlaisiens consultés par moi sur l'une et l'autre rive de la soi-disant rivière furent incapables de m'indiquer l'emplacement de cette plaque du souvenir et 80 % ignoraient même l'existence de Tristan Corbière.

Je la découvris enfin, incrustée sur un pan de mur devant lequel des arbres ont été plantés de grands arbres dont l'épais feuillage la masque totalement au regard des passants.

Encore un voile jeté sur le pauvre Tristan Corbière qui fut et qui demeure l'un de nos plus purs poètes.

Ainsi s'exprima l'autre dimanche au cours de la réunion du cénacle littéraire à laquelle nous prîmes part, cet ancien marin breton, poète à ses heures, que ses amis ont élevé, sans consulter le gouvernement de la IVe République, au grade d'amiral de la flotte des poètes de Montmartre.

(1) « Les Amours Jaunes », Gallimard.

Dans notre prochain numéro du « Monde Libertaire » un article de Michel Ragon

Le gérant : FAYOL.

LA PRESSE DE FRANCE, 123, rue Montmartre, Paris (2e).

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués